

Décembre 2018
N°51

COLLECTION

Les études du Crif

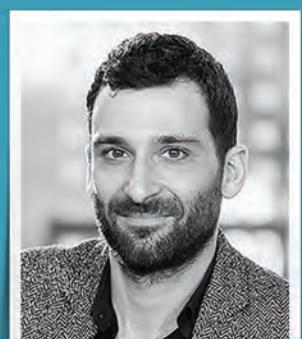


SUR LES TRACES DES JUIFS DE GRÈCE

Crif

**SUR LES TRACES
DES JUIFS DE
GRÈCE**

Anastasio
Karababas



Pierre-André Taguieff
Néo-pacifisme, nouvelle
judéophobie et mythe du complot
N°1 > Juillet 2003 • 36 pages

Marc Knobel
La capjpo : une association
pro-palestinienne très engagée ?
N° 2 > Septembre 2003
• 36 pages

Père Patrick Desbois et Levana Frenk
Opération 1005. Des techniques
et des hommes au service de
l'effacement des traces de la Shoah
N° 3 > Décembre 2003
• 44 pages

Joël Kotek
La Belgique et ses juifs : de
l'antijudaïsme comme code culturel
à l'antisionisme comme religion
civique
N° 4 > Juin 2004 • 44 pages

Jean-Yves Camus
Le Front national :
état des forces en perspective
N° 5 > Novembre 2004
• 36 pages

Georges Bensoussan
Sionismes : Passions d'Europe
N° 6 > Décembre 2004
• 40 pages

Monseigneur Jean-Marie Lustiger
Monseigneur Jean-Pierre Ricard
Monseigneur Philippe Barbarin
L'église et l'antisémitisme
N° 7 > Décembre 2004
• 24 pages

Ilan Greilsammer
Les négociations de paix
israélopalestiniennes : de Camp
David au retrait de Gaza
N° 8 > Mai 2005
• 44 pages

Didier Lapeyronnie
La demande d'antisémitisme :
antisémitisme, racisme et exclusion
sociale
N° 9 > Septembre 2005
• 44 pages

Gilles Bernheim
Des mots sur l'innommable...
Réflexions sur la Shoah
N°10 > Mars 2006 • 36 pages

André Grjebine et Florence Taubmann
Les fondements religieux et
symboliques de l'antisémitisme
N°11 > Mars 2007 • 36 pages

Iannis Roder
L'école, témoin de toutes les
fractures
N°12 > Novembre 2006
• 44 pages

Laurent Duguet
La haine raciste et antisémite tisse
sa toile en toute quiétude sur le Net
N°13 > Novembre 2007
• 32 pages

Dov Maimon, Franck Bonnetau & Dina Lahlou
Les détours du rapprochement
Judéo-Arabe et Judéo-Musulman
à travers le Monde
N°14 > Mai 2008 • 52 pages

Raphaël Draï
Les Avenirs du Peuple Juif
N°15 > Mars 2009 • 44 pages

Gaston Kelman
Juifs et Noirs dans l'histoire récente
Convergences et dissonances
N°16 > Mai 2009 • 40 pages

Jean-Philippe Moinet
Interculturalité et Citoyenneté :
ambiguïtés et devoirs d'initiatives
N°17 > Février 2010
• 28 pages

Françoise S. Ouzan
Manifestations et mutations du
sentiment Anti-juif aux États-Unis :
Entre mythes et représentations
N°18 > Décembre 2010
• 60 pages

Michaël Ghnassia
Le Boycott d'Israël :
Que dit le droit ?
N°19 > Janvier 2011
• 32 pages

Pierre-André Taguieff
Aux origines du slogan « Sionistes,
assassins ! » Le mythe du «
meurtre rituel »
et le stéréotype du Juif sanguinaire
N°20 > Mars 2011
• 66 pages

Dr Richard Rossin
Soudan, Darfour ; les scandales...
N°21 > Novembre 2011
• 32 pages

Gérard Fellous
ONU, la diplomatie
multilatérale : entre gesticulation
et compromis feutrés...
N°22 > Janvier 2012
• 52 pages

Michaël de Saint Cheron
Les écrivains français du XX^e siècle
et le destin juif...
N°23 > Juin 2012
• 56 pages

Eric Keslassy et Yonathan Arfi
Un regard juif sur la
discrimination positive
N°24 > mai 2013
• 64 pages

Michel Goldberg & Georges-Elia Sarfati
Une pièce de théâtre antisémite
à la Rochelle
N°25 > octobre 2013
• 60 pages

Mireille Hadas-Lebel
Le Peuple Juif et l'Etat d'Israël
ont-ils été inventés ?
N°26 > novembre 2013
• 16 pages

Suite en page 52



SUR LES TRACES DES JUIFS DE GRÈCE

UNE ÉTUDE DE

ANASTASIO KARABABAS

*Enseignant au Lycée de l'Alliance des Pavillons (AIU),
Guide-Conférencier au Mémorial de la Shoah de Paris,
Historien*

Crif

Les textes publiés dans la collection des *Études du Crif*
n'engagent pas la responsabilité du CRIF.

La rédaction n'est pas responsable des documents adressés.

BIOGRAPHIE



Anastasio Karababas

Anastasio KARABABAS est professeur d'Histoire-Géographie-Enseignement moral et civique au Lycée de l'Alliance des Pavillons, membre du réseau international Alliance Israélite Universelle. Il est également chargé de l'enseignement de l'Histoire du Peuple Juif et responsable du voyage de la Mémoire en Pologne.

Guide-conférencier au Mémorial de la Shoah de Paris depuis 2014, il est amené à assurer les visites du site et à animer différents ateliers comme « La fabrique du complot, hier et aujourd’hui » ou « La création artistique pendant la Seconde Guerre mondiale ». Ses interventions ont lieu dans la capitale ainsi qu’en province, auprès notamment des établissements scolaires de l’Education Nationale.

Historien et auteur de « La Shoah. L’obsession de l’antisémitisme depuis le XIX^e siècle » (Bréal, 2017), les recherches d’Anastasio KARABABAS portent principalement sur le génocide juif, la Mémoire et la transmission aux nouvelles générations. Il est régulièrement sollicité par des radios ou la chaîne de télévision *i24news* pour s’exprimer sur les enjeux de ces thèmes. En janvier 2018, il intervient aux Assises contre le Négationnisme, organisées par Frédéric ENCEL, sur le rôle de l’école dans la lutte contre l’antisémitisme et toutes les formes de préjugés. Sur le même sujet, il est aussi interviewé par Marc KNOBEL, historien et directeur des études juives du CRIF.

En lien avec l’Ambassade de la République Hellénique à Paris, Anastasio KARABABAS se penche actuellement sur l’histoire des Juifs grecs et la Mémoire de l’Holocauste dans ce pays.

SOMMAIRE

BIOGRAPHIE /	page 02
PROLOGUE /	de 04 à 05
INTRODUCTION /	de 06 à 09
INTRODUCTION HISTORIQUE GÉNÉRALE	
Les juifs de Grèce depuis l'antiquité	
CHAPITRE 1 /	de 10 à 13
SALONIQUE, LA JÉRUSALEM DES BALKANS	
CHAPITRE 2 /	de 14 à 22
LE NORD DE LA GRÈCE	
Macédoine et Thrace	
CHAPITRE 3 /	de 23 à 29
LA GRÈCE CONTINENTALE	
Épire, Thessalie, Grèce Centrale,	
Eubée, Péloponnèse	
CHAPITRE 4 /	de 30 à 33
LES ÎLES IONIENNES	
CHAPITRE 5 /	de 34 à 37
LES ÎLES DE LA MER ÉGÉE	
Crète, Dodécanèse, Cyclades,	
Golfe Saronique	
CHAPITRE 6 /	de 38 à 40
ATHÈNES, LA SURVIVANTE DE LA SHOAH ?	
CHAPITRE 7 /	de 41 à 43
ENJEUX ACTUELS, LA JUDÉOPHOBIE EN GRÈCE AUJOURD'HUI	
ENTRETIEN /	de 44 à 45
JANETTE BATTINOU	
Directrice du musée juif d'Athènes	
ÉPILOGUE /	de 46 à 47
BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAPHIE /	de 48 à 49

PROLOGUE

L'héritage de la Grèce (Ελλάδα, Ellada) fascine. Terre de mythes, mère patrie de la philosophie et de la démocratie, elle est marquée par une histoire multimillénaire. Mais qui connaît l'apport des Juifs dans ce territoire ? Pourtant, ils font partie intégrante du pays.

Dès le VI^e siècle avant Jésus-Christ et la destruction du Premier Temple, les premières communautés s'y établissent. A travers les siècles, elles tentent de s'adapter aux nombreux envahisseurs : Macédoniens, Romains, Byzantins, Vénitiens, Ottomans, Français, Anglais, Italiens ou Allemands. Les Romaniotes grecs, les Séfarades de la péninsule ibérique ainsi que les Ashkénazes d'Europe de l'Est et d'Italie vont former un judaïsme grec pluriel et dynamique. Lors de la création de l'Etat hellène en 1830 et de la reconquête progressive des régions du Nord contre les Turcs, les autorités comprennent tout de suite la loyauté puis les avantages que peut apporter la communauté juive. Dans ces régions, la diversité religieuse, culturelle, intellectuelle et économique est incontestable. Les villes connaissent la prospérité grâce notamment à une communauté active et intégrée. Malgré un antisémitisme et un antijudaïsme latents depuis le

Moyen-Age, artistes, penseurs, rabbins et hommes d'affaires participent à la construction de l'édifice grec.

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, Salonique, surnommée la *Jérusalem des Balkans*, compte 54 000 Juifs, soit 40 % des habitants de la ville. Ils sont plus de 75 000 à vivre dans l'ensemble du territoire. La Shoah vient balayer une grande partie de cette histoire juive de Grèce. Synagogues, cimetières et écoles disparaissent. La reconstruction au lendemain du génocide est impossible. Le pays, exsangue après la triple occupation (nazie, italienne et bulgare), est incapable de voir la souffrance des rescapés des camps de la mort.

Plus de 70 ans après la guerre, seul 5 000 Juifs habitent encore en Grèce. A Athènes, une petite communauté de 2500 personnes tente de faire entendre sa voix par l'intermédiaire du *KIS* (Κεντρικό Ισραηλιτικό Συμβούλιο / *Kentriko Israelite Symvoulio, Comité Central Israélite*). Les autres se trouvent à Salonique (1 000 personnes) ainsi qu'à Corfou, Larissa, Volos, Ioannina, Chalcis, Rhodes et Trikala.

Dans ce livret, il s'agit de retracer la riche histoire des Juifs de Grèce. Nous

commencerons ainsi par une introduction historique générale. Avec l'aide d'une carte, nous nous plongerons dans les communautés des régions du Nord, du Centre et du Sud du pays continen-

tal. Nous passerons ensuite par les îles Ioniennes et la mer Egée. La dernière partie sera enfin consacrée aux Juifs d'Athènes, épicentre du judaïsme grec actuel.

INTRODUCTION HISTORIQUE GÉNÉRALE LES JUIFS DE GRÈCE DEPUIS L'ANTIQUITÉ

L'Antiquité païenne

Peu de traces subsistent de la présence des Juifs en Grèce pendant l'Antiquité. Elle daterait du VI^e siècle avant Jésus-Christ et la destruction du Premier Temple par les Babyloniens. Sur des inscriptions trouvées par les archéologues à Oropos (dans l'Attique), datant d'environ 300 avant Jésus-Christ, est mentionné le nom du Judéen Moskho Moshkionos. A cette période, de nombreux Juifs sont esclaves et vendus par les différents envahisseurs de la Judée aux peuples voisins.

Selon le Premier Livre des Macabées rédigé à la deuxième moitié du II^e siècle avant J-C, des communautés juives sont organisées dans différentes régions du monde grec : Attique, Grèce centrale, Eubée, Péloponnèse, Macédoine, Kos, Samos, Crète et Chypre. Cette présence juive est confirmée au I^{er} siècle après J-C par le philosophe Philon d'Alexandrie et par l'apôtre Paul dans les « Epitres ». Ce dernier parle de communautés importantes à Corinthe, Athènes, Filippes et Véria.

Lors de la destruction du Second Temple en 70, de nombreux Juifs quittent la Judée pour des lieux plus cléments. Malgré la violence des Romains en Terre Sainte, ils peuvent s'installer dans d'autres régions

de l'Empire. Néanmoins, ils sont parfois utilisés comme esclaves pour effectuer de grands travaux. L'historien Flavius Joseph raconte que sous Néron, 6000 esclaves juifs creusent le canal de Corinthe.

Avec la domination d'Alexandre et de ses successeurs (Période Hellénistique : IV^e – II^e siècles av. J-C) puis celle des Romains (II^e siècle av. J-C – IV^e ap. J-C), les Juifs jouissent de manière générale des mêmes droits que les autres. En 212, l'Edit de Caracalla accorde la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'Empire. A partir du moment où ils respectent le culte impérial, ils peuvent prier et travailler.

Le Moyen-âge chrétien

En 337, sur son lit de mort, Constantin se convertit au christianisme. L'Empire Byzantin se met en place et sa capitale devient Constantinople. La Grèce se trouve au cœur de cet Empire. Les Juifs, reconnus comme minorité religieuse, peuvent conserver les mêmes droits accordés auparavant par les Romains. La liberté de culte et celle du commerce restent de mise malgré l'interdiction de mariages mixtes. Mais Théodore vient mettre fin à cette relative insouciance. En 438, le Code théodosien est promulgué. Inspiré notamment par Jean Chrysostome, un des pères de

l’Eglise grecque et archevêque de Constantinople, il vise à renforcer le christianisme et à faire disparaître les religions et idéologies contraires à la doctrine officielle. A propos de la religion juive, dans ses « Discours contre les Juifs » (386-387), J. Chrysostome parle de *maladie contagieuse*. Les hautes fonctions leur sont désormais interdites. Ils peuvent encore être récolteurs d’impôts, mais si des déficits dans les caisses sont constatés, ils sont obligés de les combler avec leurs propres deniers. La possession d’esclaves est prohibée. La construction de nouvelles synagogues aussi. Cependant, ces restrictions n’empêchent pas de vivre en Grèce. Même le code de Justinien (529), pourtant très restrictif, ne parviendra pas à faire fuir les Juifs. Il faut dire que les différentes lois sont rarement appliquées et qu’elles s’adaptent à la réalité du terrain. Le peu de persécutions au niveau local, pendant la première partie du Moyen-âge, prouve que Juifs et Chrétiens vivent plutôt en harmonie.

Au XII^e siècle, l’explorateur, historien et rabbin Benjamin de Tudèle raconte dans ses récits que de nombreux Juifs peuplent la Grèce continentale et insulaire. Selon lui, les plus grandes communautés sont à Thèbes (centre de la Grèce) avec plus de 2000 membres et Thessalonique avec plus de 500 membres. Dans les autres villes comme Patras, Corinthe, Chalcis, Drama, Constantinople, ou dans les îles comme Corfou, Lesbos, Chios, Rhodes et Chypre, leur nombre varie entre 2 et 400 chacune. Ils sont pour leur majorité commerçants et artisans : teinturiers, tailleurs

et très présents dans le domaine de la soie, par exemple. Malgré les restrictions officielles, certains accèdent même à de hautes fonctions. Sous le règne de Manuel I^{er} Comnène (1143-1180), un juif nommé Aaron Isaac a le double titre d’*Akolouthos* (*Ακόλουθος*), c’est-à-dire chef de la garde rapprochée de l’Empereur, ainsi que d’*Ypovolevs* (*Υποβολεύς*), interprète officiel de latin. Il s’agit d’un Corinthien, esclave dans un premier temps des Siciliens, libéré et parti pour Constantinople. Sur place, il rentre progressivement à la cour, grâce notamment à ses compétences linguistiques. Il gagne très vite la confiance de Manuel. Cependant, à partir de 1170, il est soupçonné de sorcellerie et tombe en disgrâce. Ces biens sont confisqués et on lui crève les yeux. Il réussit à revenir sous Andronic I^{er} mais retombe en disgrâce avec la prise de pouvoir d’Isaac II Ange. L’aveugle Aaron Isaac, réputé sorcier et comploteur, a la langue coupée.

Au Moyen-âge, les chrétiens hellénophones sont appelés *Romii* (*Ρωμιοί*), du nom de l’Empire romain d’Orient en grec, *Romania*. Les Juifs présents sur le territoire hellène depuis l’Antiquité sont appelés *Romaniates* (*Ρωμανιώτες*). Les Romaniates sont parfaitement hellénophones mais utilisent l’alphabet hébreïque à l’écrit. Entre les XI^e et XV^e siècles, fuyant massacres et persécutions, des Juifs d’Europe centrale et orientale (Ashkénazes) arrivent dans le pays. A partir de 1492, les Séfarades viennent compléter le judaïsme grec désormais pluriel.

A partir de la fin du XV^e : l'arrivée des Séfarades

La *Reconquista* des rois chrétiens en Espagne pousse des milliers de Juifs séfarades à fuir la péninsule ibérique. A ce moment-là, la Grèce est sous domination ottomane. Cette dernière montre une certaine clémence vis-à-vis des minorités. Les non-musulmans ont le statut de *dhimmi*, c'est-à-dire d'étrangers tolérés. La prière, le commerce et la circulation sont possibles. Entre les sultanats de Mourad II (1421-1444) et de Soliman le Magnifique (1520-1566), les Séfarades s'installent dans les régions du nord de la Grèce : Epire, Thessalie, Thrace et Macédoine. D'après la tradition juive, le sultan Bejazet II (1481-1512) aurait dit : « Descendants des Hébreux, que les rescapés de votre peuple trouvent ici leur abri ». Au début du XVI^e siècle, Istanbul compte 30 000 Juifs. A la fin du même siècle, dans la ville côtière de Salonique, leur nombre dépasse celui de la capitale. Commerce, industrie du textile, pêche et artisanat sont les principales activités. Le port de la ville est fermé le samedi. Elle devient désormais la *Jérusalem des Balkans*. Dans cette nouvelle Terre Promise, les Séfarades imposent progressivement leur propre langue (le ladino : un mélange d'espagnol et d'hébreu) ainsi que leurs propres traditions. Au XVI^e siècle, une nouvelle immigration juive arrive en Grèce. Les Juifs du Sud de l'Italie fuient la domination espagnole et s'installent principalement dans le nord du pays et sur l'île de Corfou.

Avec la création du nouvel Etat grec en 1830 et le départ des Ottomans, les communautés juives continuent à jouir de la même autonomie. La Constitution de 1844 leur garantit officiellement une citoyenneté complète même si le but des dirigeants grecs est plutôt d'helléniser et rechristianiser un pays qui vient de sortir de 400 ans de domination musulmane.

Le terrible XX^e siècle

A la veille de la Première Guerre mondiale, 100 000 Juifs vivent en Grèce dont 60 % à Salonique. En 1917, un incendie criminel vise la communauté et 16 des 33 synagogues disparaissent. Progressivement, dans la ville, les Juifs deviennent minoritaires et la situation se dégrade. Près de 20 000 personnes décident de quitter le pays entre 1917 et 1939. La déclaration de Balfour pousse la majorité d'entre eux à rejoindre la Terre Sainte. La Seconde Guerre mondiale éclate quelques années plus tard. Nazis, Italiens et Bulgares attaquent le pays entre 1940 et 1941. 12 898 Juifs se battent dans les rangs de l'armée grecque. 200 d'entre eux meurent au combat. A partir de 1942, la *solution finale* vient mettre fin à plusieurs siècles de présence juive en Grèce. Plus de 75 000 Juifs vivent dans la privation et l'humiliation. 67 300 d'entre eux périssent dans les camps de la mort, soit près de 90 % de la communauté. C'est un des pourcentages les plus importants d'Europe.

Pendant la guerre, plus de 1000 Juifs rejoignent la résistance, principale-

ment le mouvement *EAM* (*Εθνικό Απελευθερωτικό Μέτωπο / Ethniki Apeleftherotiko Metopo*, Front de libération nationale), mais leur combat n'est pas reconnu dans le pays à la libération. N'est pas reconnue non plus la révolte du 7 octobre 1944 au Crématoire IV de Birkenau. Malgré une mort certaine, des *sonderkommandos*¹ saloniciens se soulèvent contre les SS. Selon certains historiens comme Y. Kerem², ces Juifs, attachés à leur pays,

entonneront l'hymne national grec avant de mourir. Dans les jours suivants, les nazis font disparaître les traces de leurs crimes et commencent à quitter les lieux.

Enfin, entre 1945 et 1949, une guerre civile éclate. 10 000 Juifs rescapés des camps, cachés ou résistants se retrouvent dans une Grèce divisée et meurtrie. Une majorité d'entre eux décident alors de partir pour Israël, les Etats-Unis ou l'Europe occidentale.

Les communautés juives en Grèce à la veille de la Shoah



1. Juifs qui vident les chambres à gaz en mettant les corps dans les fours crématoires.

2. Voir références dans la Bibliographie.

SALONIQUE, LA JÉRUSALEM DES BALKANS

Il est difficile de dater le début de la présence juive à **Salonique** (**Thessalonique** depuis 1912, Θεσσαλονίκη). Certains historiens affirment que c'est pendant la période hellénistique, d'autres pendant la période romaine. Au I^{er} siècle, Flavius Joseph stipule que des communautés sont déjà présentes en Macédoine. L'apôtre Paul, lui, visite Salonique pour transmettre le message de Jésus aux Juifs de la ville.

Benjamin de Tudèle, au XII^e siècle, parle de 500 personnes. Du XIV^e au XVI^e siècle, les Romaniotes voient arriver leurs coreligionnaires persécutés d'Europe centrale (Hongrie et Transylvanie principalement), du Sud de l'Italie et de la péninsule ibérique (entre 15 000 et 20 000 personnes). Ces immigrés, Ashkénazes et surtout Séfarades, viennent renforcer l'élément juif de la ville. Salonique, qui a perdu de son importance à cause de la conquête turque de 1430, est redynamisée grâce au sens du commerce de la communauté. C'est principalement pour cette raison d'ailleurs que les sultans lui accordent une grande autonomie.

Au début du XVI^e siècle, les Juifs sont désormais majoritaires. Ils s'installent dans l'hypercentre donnant sur le port, entre les quartiers actuels de *Vardaris* et

Diagonios. Ce dernier fonctionne selon le calendrier hébraïque et il est fermé le jour de Shabbat. Salonique devient l'un des poumons économiques de l'Empire Ottoman. En 1520 est créé dans le quartier juif le premier atelier d'imprimerie de la ville. Les Juifs sont présents dans la quasi-totalité des métiers. Ils sont négociants, banquiers, tailleurs, bouchers ou pêcheurs. Les secteurs les plus porteurs sont ceux de la soie et de la laine. D'ailleurs, le sultan demande à la communauté de vêtir les janissaires (l'infanterie ottomane). Le dynamisme est aussi culturel et religieux : rabbins, philosophes, enseignants et médecins de renom naissent à Salonique. Les écoles de la ville sont nombreuses et très fréquentées. L'analphabétisme est inexistant. Une institution fédérale, le *Talmud Torah Hagadol*, est censée représenter les Juifs auprès du sultan et faire appliquer les règles de celui-ci, affaire délicate puisqu'il s'agit d'une communauté divisée. Chaque groupe a son propre chef spirituel et sa propre synagogue. Parmi elles, les plus puissantes sont la *Mayorka*, la *Kastilla*, la *Kalabria*, la *Evora* et la *Sicilia*.

Le XVII^e siècle sera celui de l'incertitude. L'Europe se déchire pendant la guerre de Trente Ans (1618-1648). L'armée ottomane connaît une série de défaites face

aux forces occidentales avec une retombée directe sur les non-musulmans de l'Empire, soupçonnés de pactiser avec l'ennemi. Salonique n'est pas épargnée par les tensions, les épidémies et la crise économique. De surcroît, Smyrne devient désormais le deuxième port de l'Empire Ottoman. Par conséquent, les commerçants saloniciens voient leur carnet de commande se réduire. Certains quittent la ville pour l'Europe occidentale. Dans ce difficile contexte arrive à Salonique en 1655 le faux-messie Sabbataï Tsvi. Le choix de la ville n'est pas anodin : les Juifs y sont nombreux, la ville est connue à travers l'Europe et le message d'un rabbin messianique peut être diffusé très vite dans les nombreuses écoles talmudiques. Sabbataï Tsvi a, pense-t-il, le champ libre pour diffuser son discours révolutionnaire. Quelques-uns le suivent mais il est très vite isolé puis chassé de la ville. Malgré cette crise économico-religieuse, le nombre de Juifs reste stable avec environ 30 000 âmes, soit plus de 60 % de la population salonicienne.

Au XIX^e siècle, une nouvelle ère s'annonce. La ville s'industrialise et se modernise avec notamment l'arrivée de l'électricité et du chemin de fer. Le commerce reprend de plus bel. Certaines familles juives comme les Allatini, d'origine italienne, font partie des plus fortunés de la ville et de l'ensemble de l'Empire. Ils investissent principalement dans l'alimentaire et le tabac. La presse fait aussi son apparition en 1865 avec le journal de langue ladino *El Lunar*. En 1876, l'Al-

liance Israélite Universelle (AIU) installe sa première école grâce notamment au mécénat de la famille Allatini. Jusqu'en 1912, neuf écoles de ce réseau voient le jour. Garçons et filles intègrent l'AIU dès le plus jeune âge. L'Alliance propose des formations intellectuelles et manuelles. Egalement, grâce à ce réseau fondé en France en 1860, la langue française s'implante durablement à Salonique. Deux journaux francophones existent avant la Grande Guerre : *La Liberté* et *L'indépendant*. D'autres écoles, plus religieuses, comme le *Talmud Torah*, accueillent des élèves. David Ben Gourion visite la ville en 1910. Il est fasciné par son dynamisme : une trentaine de synagogues, de nombreuses écoles de toutes sensibilités et origines (séfarades, ashkénazes, libérales, sionistes, socialistes, religieuses...), des théâtres, des associations caritatives, des centres médicaux. Elle est pour lui un laboratoire du sionisme, une *mère* pour le futur Etat d'Israël.

En 1912, les Grecs reprennent le contrôle de la ville après plus de 450 ans de domination turque. Leur but est de l'helleniser. Elle s'appellera désormais Thessalonique. Selon le 1^{er} recensement de la nouvelle administration, 61 439 Juifs résident dans la ville. L'Etat hellène voit plutôt d'un bon œil la présence juive. Ils sont polyglottes, de bons commerçants, et peuvent donc permettre à la Grèce un développement économique. Ils obtiennent très vite la citoyenneté et sont autorisés à travailler le dimanche. Néanmoins, la population chrétienne n'est pas

aussi tolérante. Les Juifs, protégés pendant quatre siècles par l'administration ottomane, sont considérés par certains comme des traitres. De plus, la communauté a le monopole sur les secteurs clés de l'économie. L'incendie criminel du 18 août 1917 montre l'hostilité de la population à leur égard. Un tiers de la ville est brûlé. Les quartiers du port sont les plus touchés. 50 000 Juifs se retrouvent dans la rue. Plus de 10 000 d'entre eux quittent la ville pour la Palestine, la France, les Etats-Unis ou Athènes. C'est le début d'un déclin définitif. Malgré cela, les écoles saloniennes continuent à proposer un niveau d'instruction solide. Parmi les anciens élèves partis à l'étranger figurent Isaac Carasso (fondateur de l'entreprise *Danone* à Barcelone en 1925), Maurice Abravanel (chef d'orchestre aux Etats-Unis) ou des membres de la famille Recanati (fondateurs de l'une des banques les plus importantes d'Israël, *Eretz Israël Discount Bank*).

Au lendemain de la catastrophe de Smyrne (massacres et expulsion des Grecs par les Turcs) de 1922, le traité de Lausanne impose un transfert de populations entre les deux pays. De nombreux immigrés d'Asie Mineure s'installent à Athènes et Salonique. Dans un contexte de guerre avec la Turquie, la Grèce cherche à accueillir ces réfugiés et surtout à se débarrasser, une nouvelle fois, de toute trace musulmane. Cette hellénisation va avoir une conséquence directe sur les Juifs. Comme dans d'autres pays d'Europe de l'Est, l'antisémitisme est très

présent à Thessalonique durant l'entre-deux-guerres. En 1931, a lieu au camp Cambell, un quartier peuplé de Juifs, un nouvel incendie criminel. Plus de 500 familles se retrouvent sans abri. Des dizaines de tombes juives sont également profanées.

Lors de l'arrivée des nazis en avril 1941, 54 000 Juifs résident à Thessalonique, soit 4 habitants sur 10. Les mesures antisémites ne tardent pas à se mettre en place : suppression des journaux, bâtiments et maisons réquisitionnés, circulation quasi interdite. En juillet 1942, un jour de Shabbat, les Allemands obligent les hommes juifs à se retrouver sur la place de la Liberté (dans le centre-ville) pour effectuer des exercices physiques humiliants. Autour de 4000 personnes sont ensuite envoyées dans des camps de travaux forcés en Grèce. En février 1943, les Juifs se retrouvent enfermés dans trois petits ghettos et plus de 400 000 pierres tombales du cimetière juif disparaissent. Le 15 mars commencent les déportations vers Birkenau avec des listes rédigées par les autorités juives, notamment le très controversé rabbin Zvi Koretz. Certains lui reprochent sa passivité et sa collaboration avec les nazis. En août, la ville est déclarée *Judenrein* (*vide de Juifs*). A Birkenau, près de 38 000 Juifs sont immédiatement gazés. Les autres mourront quelques jours plus tard d'épuisement. Une infime minorité en reviendra à la libération. Au lendemain de la Shoah, les chiffres sont saisissants. 97 % de la communauté de Thessalonique a été ex-

terminée. Les rescapés tentent en vain de reconstruire leur vie. Guerre civile et antisémitisme ne le permettent pas. Ils prennent alors le chemin de l'exil, principalement pour Israël.

Sur plus de 800 000 habitants, 1000 Juifs habitent aujourd'hui à Thessalonique. La communauté est représentée par un collège de 20 personnes, dont un bureau exécutif de 5 membres, élus tous les ans et reconnus par la Constitution hellénique. La synagogue des *Monastiriotès*, construite en 1925, est la seule en activité permanente. Elle tient son nom des Juifs venus de la ville de Monastir en

ex-Yougoslavie (actuelle Bitola en FYR Macédoine). Elle fut la seule à être sauvée de la destruction pendant l'occupation nazie car elle servait d'entrepôt à la Croix-Rouge. En 1984, une deuxième synagogue est construite en mémoire des victimes de la Shoah. Elle prend le nom de *Yad Lezikaron*. Sur l'emplacement du cimetière détruit en 1943, les Grecs construisent après la guerre une des plus grandes universités du pays, l'Université Aristote. Quelques pierres tombales de l'ancien cimetière ainsi que le nouveau cimetière sont rassemblés dans un autre quartier de Thessalonique.

En Macédoine (Μακεδονία)

La Macédoine grecque a comme capitale Thessalonique. D'autres villes du nord de la Grèce jouent aussi un rôle essentiel dans le judaïsme grec.

- Avant la Seconde Guerre mondiale, **Kavala** (Καβάλα) abrite la plus grande communauté juive après la capitale régionale.

En 1526, les Ottomans quittent la Hongrie avec des prisonniers juifs qu'ils libèrent en Grèce quelques mois plus tard. Ces Ashkénazes s'installent sur la cité côtière de Kavala. Comme dans la plupart des villes du Nord, les Séfarades, plus nombreux, arrivent progressivement et absorbent le reste de la population juive. Leur langue et leurs coutumes s'imposent. En 1569, 23 familles juives sont comptabilisées par les Ottomans (113 sont musulmanes et 46 chrétiennes). Un siècle plus tard, 4 synagogues répondent aux besoins des sensibilités des 500 membres de la communauté. Kavala garde son dynamisme économique pendant l'ère industrielle. Les Juifs vivent principalement du commerce et de l'industrie du tabac. Malgré cet essor, ouvriers et petits artisans vivent aussi dans la ville. A la fin du XIX^e siècle, l'Alliance Israélite

crée une école primaire. Pour montrer la volonté de partager la même éducation et les mêmes valeurs que les non-juifs, des élèves musulmans et chrétiens sont accueillis. Une formation solide et très européanisée est proposée.

A la veille de la Seconde Guerre mondiale, 2100 juifs vivent à Kavala. En 1941, la ville, comme toute la Macédoine et la Thrace, est occupée par les Bulgares. Très vite, les Juifs subissent des pillages et des humiliations. Certains hommes sont rafles pour des travaux forcés. Le 3 mars 1943, 1800 personnes sont arrêtées. Elles sont transférées à Drama, ville voisine, puis enfermées dans une usine de tabac. Les Juifs sont ensuite déportés dans le camp de transit de Lom en Bulgarie, sur les bords du Danube. Les plus faibles meurent dans les bateaux de fortune en direction de Vienne. Les survivants, eux, sont déportés depuis la ville autrichienne vers le camp de la mort de Treblinka.

En 1948, 42 Juifs habitent encore à Kavala. Aujourd'hui, la communauté s'est éteinte. Une des seules traces juives de la ville est le cimetière où un monument aux victimes de la Shoah a été aménagé en 1954. En janvier 2015, la mairie a inauguré un deuxième monument sur le lieu de rassemblement des Juifs avant

leur transfert vers Drama.

- A **Drama** (Δράμα) résident au XII^e siècle 140 familles juives. A partir de la fin du XV^e siècle, des Sépharades ainsi que des Juifs d'Europe centrale et des Balkans s'installent progressivement dans la ville. Pendant l'ère industrielle, un des domaines les plus dynamiques de la région est celui du tabac. L'entreprise juive *Herzog* est l'une des plus puissantes. Durant l'entre-deux-guerres, 1200 Juifs de toutes classes sociales vivent à Drama, principalement dans le quartier d'*Aya Varvara* proche du centre-ville. Ils entretiennent de nombreux liens avec les chrétiens. En avril 1941, les Bulgares arrivent et prennent très vite des mesures d'exclusion. En mars 1943, la quasi-totalité des Juifs est arrêtée, transite par les usines de tabac du quartier d'*Aya Varvara* puis est envoyée en train à Lom. Tout comme ceux de Kavala, les Juifs prennent la direction de Vienne puis de Treblinka. En 1947, 39 survivants vivent encore à Drama mais tous partiront progressivement. En 1999, la mairie a inauguré une plaque commémorative dans l'ancien quartier juif.

- A l'ouest de la Macédoine, **Kastoria** (Καστοριά) abrite une communauté juive depuis le règne de l'Empereur byzantin Justinien (527-565). Au XI^e siècle, ces Romaniotes forment un groupe souillé avec une synagogue dirigée par le rabbin Tobia Ben Eliezer, talmudiste et poète. A partir du XII^e siècle, quelques Juifs d'Europe centrale, notamment de

Hongrie, fuient pillages et exactions et viennent s'installer à Kastoria. En 1385, la ville est conquise par les Ottomans. A partir de la chute de Constantinople en 1453 et sous l'impulsion des sultans, certains Juifs quittent Kastoria pour la nouvelle et dynamique capitale des Ottomans. Ils s'installent dans le quartier de *Balat* dont une partie est désormais appelée *Kastoria*.

Après 1492, la ville de Kastoria accueille des Séfarades ainsi que des Juifs ashkénazes du sud de l'Italie (de la Sicile et des Pouilles surtout). La communauté est très active dans l'artisanat et le commerce. Certains peuvent même être chargés de la part de l'administration ottomane de récolter les impôts. En 1830, grâce aux financements de philanthropes, est construite la plus grande synagogue de la ville, *Beth Kahal*. Au sein du bâtiment est aussi aménagé un *Mikveh* (bain rituel) ainsi qu'une école. Leur quartier, appelé *Tsarsi*, se trouve dans le centre de la ville. A la fin du XIX^e siècle, avec le déclin progressif de l'Empire Ottoman et la volonté des Grecs de se débarrasser du joug turc, des Juifs quittent la ville pour Salonique, la Palestine, New York ou Montréal. En 1912, la ville intègre le royaume de Grèce qui accorde la citoyenneté aux 700 Juifs (15 % de la population). Le secteur textile, très porteur, permet de vivre correctement et d'avoir des liens avec la population grecque. La communauté se redynamise durant l'entre-deux-guerres pour atteindre près de 900 personnes à la veille de la Shoah.

En 1941, Kastoria est occupée par l'armée italienne mais les lois anti-juives ne sont pas vraiment appliquées. En septembre 1943, les nazis entrent à Kastoria. La situation se dégrade fortement. La veille de Kippour, la communauté doit trouver une somme colossale car les Allemands veulent se venger du départ de certains jeunes dans les maquis. Les Juifs sont dépossédés de leurs richesses et subissent de nombreuses humiliations. La nuit du 24 mars 1944, 763 personnes sont raflées et enfermées à l'école des filles du centre-ville. Trois jours plus tard, elles sont transférées en camion à Salonique où des trains pour le camp de Birkenau les attendent. En 1948, 35 Juifs habitent encore à Kastoria mais partiront rapidement. Après la Shoah, synagogues et cimetière ont disparu.

- A mi-chemin entre Kastoria et Thessalonique, la stratégique **Véria** (Βέροια) a été souvent victime d'invasions et de massacres. La communauté juive y est présente de manière discontinue depuis l'Antiquité. Lors de son périple en Grèce, Paul de Tarse prêche à Véria entre 50 et 52 puis en 57 ap. J-C. Dans les « Actes des Apôtres », il est indiqué que Paul et Silas ont dû faire face à une population juive plutôt réticente. Néanmoins, aucun chiffre sur la population n'est vraiment avancé. Pendant la période byzantine, les Romaniotes ont la possibilité de prier, de commercer et de circuler. A partir du X^e siècle et les incursions bulgares puis ottomanes, la ville est souvent le théâtre d'affrontements. Dès la fin du XIV^e

siècle, la ville nouvellement conquise par les Ottomans retrouve une certaine sérenité. Des Séfarades ainsi que certains Ashkénazes arrivent progressivement. Le quartier de *Barbouta*, au nord-ouest de Véria, devient celui des Juifs. Malgré les diverses origines, les ibériques imposent leurs coutumes. A la fin du XVII^e siècle, le mouvement pseudo messianique lancé par Sabbataï Tsvi a un écho important à Véria. Entre 1680 et 1720, certains Juifs se sont convertis à l'Islam, à l'image de leur messie. Ils ont dû néanmoins se séparer de leurs femmes restées fidèles au judaïsme.

En 1912, la ville est reconquise par les Grecs. La communauté s'adapte progressivement à la nouvelle administration. Une hellénisation douce des Juifs de Véria a lieu. Les enfants intègrent l'école publique et parlent le grec. La conscription devient obligatoire et de nombreux jeunes hommes participent aux Guerres balkaniques ainsi qu'aux deux conflits mondiaux dans les rangs de l'armée hellène. Lors de l'arrivée de la Wehrmacht, en avril 1941, 850 Juifs habitent Véria. 680 d'entre eux sont déportés vers Birkenau en mai 1943. Les autres se cachent ou bien rejoignent le mouvement de résistance *EAM*, très actif dans le nord du pays. En 1948, Véria compte une communauté non négligeable par rapport aux autres villes de Macédoine, soit 111 Juifs. La quasi-totalité va tout de même migrer vers Athènes ou Israël. En 1973, trois familles habitent à Véria. Aujourd'hui, il n'en reste plus que deux.

Une synagogue datant du milieu du XIX^e siècle a été épargnée et le quartier de *Barbouta*, lui aussi assez préservé, garde son passé juif. Les maisons de style macédonien ont toujours leurs inscriptions hébraïques et sont en général plus élevées que celles de la vieille ville. Le périmètre du quartier étant limité malgré la tolérance des Byzantins et des Ottomans, les Juifs ont dû alors s'adapter et construire en hauteur pour optimiser l'espace.

- A **Serrès** (Σέρρες), pôle économique puissant à l'est de la Macédoine, des Romaniotes sont aussi présents dès l'Antiquité. Cette communauté juive hellénophone jouit de certains droits qui lui permettent de prospérer sous les dominations romaine, byzantine et ottomane. Quelques départs sont tout de même à noter au milieu du XV^e siècle vers Istanbul où les sultans incitent les capitaux en tout genre à s'y installer. Dans le quartier de *Balat*, une petite communauté de Serrès rejoint celle de Kastoria et construit sa propre synagogue.

A partir de l'expulsion d'Espagne, une nouvelle page s'ouvre. Les Séfarades viennent renforcer la présence juive dans la ville, les Romaniotes ainsi que quelques Italiens doivent désormais vivre à l'heure ibérique. Au XVI^e siècle, 65 familles juives habitent à Serrès. Bibliothèques, synagogues, écoles et une *yeshiva*³ voient le jour. Serrès est aussi un centre kabalistique important dans les Balkans. Dans le domaine économique, les Juifs sont présents dans le commerce du blé,

de l'orge, du tabac et du coton. A partir du XIX^e siècle et les révoltes industrielles, certains se lancent dans les produits manufacturés et le secteur bancaire. C'est également au début du XIX^e siècle, et sous l'égide du Rabbi Strumza, que la vieille synagogue séfarade est remplacée par une autre, plus prestigieuse, la *Kahal Gadol*. 2000 fidèles (hommes et femmes) peuvent y prier. Dans le même bâtiment sont aménagés une bibliothèque, une *yeshiva* et un centre d'hébergement pour les étrangers. En 1895, l'Alliance Israélite Universelle construit une école qui accueille quelques années plus tard 150 étudiants (103 garçons et 47 filles). Mais au début du XX^e siècle, le déclin a déjà commencé. Certains migrent vers Salónica, Istanbul, Kavala ou Drama, plus dynamiques sur le plan économique. De plus, les tensions entre Grecs, Turcs et Bulgares deviennent de plus en plus violentes.

Pendant les Guerres balkaniques (1912-1913), 1200 Juifs habitent encore à Serrès. Cette ville disputée est brûlée en 1913 par les Bulgares, furieux de leur défaite face aux Grecs. Avant de partir, les vaincus se livrent à des exactions atroces. Le 28 juin 1913, 500 Grecs terrorisés demandent asile à l'un des personnages les plus illustres de la ville, le consul d'Italie à Serrès, Menahem Simantov. Sa demeure familiale, qui fait aussi office de Consulat, est ouverte pour sauver les dizaines de personnes en danger. L'armée bulgare encercle la maison et se prépare à l'assaut. Afin d'éviter l'hécatombe, le

3. Ecole talmudique.

consul lance du balcon des pièces d'or de sa fortune personnelle afin d'amadouer l'armée, pendant que sont installés des tapis mouillés pour couvrir une partie du bâtiment. C'était la meilleure méthode pour le protéger au milieu d'une ville en flammes. L'après-midi du 28 juin 1913, l'armée grecque vient libérer Serrès et le consulat italien. Plus de 120 maisons juives ainsi que la grande synagogue ont été détruites pendant l'occupation bulgare. Une nouvelle vague d'émigration juive vers les villes voisines va alors avoir lieu. Malgré tout, une reconstruction est lancée. La communauté reçoit de l'aide du *Joint (American Jewish Joint Distribution Committee)* pour ne pas disparaître et de nombreux Juifs sont embauchés dans la plus grande usine de tabac de la ville. Le vice-président de celle-ci est Joseph Faraggi, un Juif de la ville.

Durant l'entre-deux-guerres, la population juive connaît à nouveau une courte période de prospérité. La ville découvre le cinéma grâce notamment aux entrepreneurs Simantov, Obadia et Kabilis. Malgré tout, les relations avec les chrétiens sont parfois tendues. Les Grecs orthodoxes veulent non seulement helléniser la ville mais avoir aussi le monopole économique. En 1941, les Bulgares entrent une nouvelle fois à Serrès. Les 600 Juifs de la ville sont stigmatisés et leurs richesses pillées. Une centaine rejoint la résistance ou réussit à fuir vers les régions contrôlées par l'Italie. C'est le cas d'une partie de la famille Simantov. La nuit du 3 mars

1943, 495 personnes sont rafles et envoyées dans une usine de tabac dans la banlieue proche. Des trains les attendent pour la Bulgarie et le camp de transit de Gorna Džumaja. Des bateaux sur le Danube prennent ensuite la direction de Vienne. Ceux qui survivent jusque-là périront dans les chambres à gaz de Treblinka. En 1947, 3 Juifs habitent encore à Serrès. Peu de traces de la communauté subsistent aujourd'hui. Une plaque commémorative a été inaugurée en 2000 à l'entrée d'une école élémentaire de la ville, ancienne école juive.

- Au nord de la Macédoine, la ville de **Florina** (Φλώρινα) compte 400 Juifs dans les années 1930, principalement séfarades. La Grèce entre en guerre en 1940 contre l'Italie. En Albanie, l'armée hellène surprend par son courage face à l'armée fasciste. Des soldats juifs de la ville comme Menahem Aaron tombent au combat pour la patrie. En 1941, les nazis et leurs alliés occupent la Grèce. A Florina, la résistance est très active et compte parmi ses membres des jeunes Juifs. Le 9 août 1943, les Allemands fusillent 11 résistants dont 2 Juifs. La même année, la communauté est massivement déportée vers Birkenau. 64 ont pu échapper aux rafles. A partir de 1970, il n'y a plus de Juifs à Florina.

En Thrace (Θράκη)

A l'est de la Macédoine grecque se trouve

la région de Thrace où certaines villes ont vu des communautés puissantes se développer.

- Des archives byzantines stipulent qu'une communauté romaniote habite à **Didymoteicho** (Διδυμότειχο), à quelques kilomètres de la frontière turque actuelle. Dans cette ville, le 28 octobre 1341, Jean VI Cantacuzène est couronné Empereur. A mi-chemin entre Salonique et Istanbul et proche des villes de Sofia et d'Edirne, les Ottomans, conscients de son emplacement stratégique, l'occupent à partir de 1361. La clémence des sultans pousse de nombreux Juifs de Hongrie, de France (expulsion de 1394), d'Allemagne puis de la péninsule ibérique à s'y installer. Les Séfarades imposent leurs coutumes et forment une communauté appelée en ladino *Demotica*. Elle compte plus de 500 personnes au début du XIX^e siècle. En 1862, une grande synagogue séfarade voit le jour et en 1897 l'Alliance Israélite inaugure une école où l'on apprend, entre autres, le français et l'hébreu. Avant les Guerres balkaniques, plus de 1000 Juifs habitent à Didymoteicho et plus de 250 élèves font partie de l'école de l'Alliance. La communauté est très présente dans le petit ou grand commerce et l'artisanat. La famille Tzivré, une des plus connues, fait fortune après avoir fondé une entreprise dans le secteur de la soie.

En 1912, l'armée bulgare entre dans la ville et saccage une partie du quartier juif. La Bulgarie garde la souveraineté

sur la ville pendant 8 ans. Malgré tout, les Juifs arrivent à garder leur autonomie et certains tentent d'établir des liens avec les autorités. Pari réussi pour le riche entrepreneur Raphaël Behar qui accueille en 1913, dans sa demeure prestigieuse, le roi de Bulgarie Ferdinand I^{er}. A partir de 1920, la ville revient à l'Etat grec. Les Juifs deviennent des citoyens à part entière et jouissent des mêmes droits que les autres. Durant l'entre-deux-guerres, différents mouvements politiques voient le jour dans la ville. Un des plus puissants est le sioniste *Cercle israélite*. De nombreux hommes de lettres choisissent également la communauté Didymoteicho pour transmettre leur savoir. Elias Barzilaï, par exemple, le futur rabbin d'Athènes, est enseignant et directeur de l'école juive de la ville entre 1934 et 1935, avant de s'installer dans la capitale.

En avril 1941, les nazis entrent dans la ville. Certains Juifs arrivent à fuir vers la Turquie. Une période noire s'annonce. Le 4 mars 1943, 731 personnes sont raflees et déportées vers Salonique puis vers Birkenau. En 1947, 38 Juifs habitent encore à Didymoteicho. Quarante ans plus tard, la communauté n'existe plus. Depuis le début des années 2000, la mairie tente de « restaurer » la Mémoire des dizaines d'innocents exterminés, oubliés après la guerre. Le 25 mai 2002, lors de la première grande commémoration, le maire, Evangelos Papatsarouhas, dit dans son discours : « Les commémorations pour les Juifs de Didymoteicho sont un devoir moral pour nos concitoyens, [les

Juifs sont pour la ville] les êtres humains de la porte d'à côté ». Sur l'emplacement de la synagogue détruite, un monument a été installé et le lieu a pris le nom de *Place des martyrs juifs*.

- Un autre foyer du judaïsme en Thrace est la ville de **Komotini** (Κομοτηνή). Aristophane, dans sa comédie « Les Acharniens », raconte que les représentants du roi de Thrace envoyés à Athènes sont *judéens*. Des fouilles archéologiques ont prouvé que dans la ville de Maroneia, à 30 kilomètres de Komotini, des Juifs étaient installés depuis l'Antiquité. Il n'est donc pas impossible que le territoire de Komotini soit un petit foyer du judaïsme grec. En 1361, la ville intègre l'Empire Ottoman après presque 10 siècles de domination byzantine. Dans un recensement du XVI^e siècle, la communauté compte autour de 100 personnes. Leurs origines sont diverses : des Romaniotes, principalement de Salonique et d'Edirne, mais aussi des Séfarades. Au XVII^e siècle, Nathan de Gaza (1643-1680) se réfugie dans la ville avec d'autres fidèles du faux-messie Sabbataï Tsvi. Mais les Juifs de Komotini ne voient pas d'un très bon œil leur arrivée. Les Sabbatéens sont finalement exclus et créent une petite communauté à l'extérieur des remparts de la ville.

A partir du XVIII^e siècle, comme dans d'autres villes de Macédoine et de Thrace, le textile prend de l'ampleur. Les Juifs sont très présents dans le secteur, notamment dans la soie. A la fin

du même siècle, Komotini est le théâtre de tensions. Les Grecs commencent à se soulever contre les Ottomans. En 1786, ces derniers ont d'ailleurs obligé les jeunes hommes juifs à intégrer l'armée. Les réticences de la communauté sont mal perçues par les autorités qui autorisent quelques exactions dans le quartier juif. Sous l'impulsion du rabbin Daniel de Avila, une journée en souvenir des victimes juives des soldats ottomans est instaurée le 22 *Eloul* (le début du mois de septembre en général). De surcroît, l'épidémie de peste frappe la ville à la fin du XVIII^e siècle. Dans ce contexte fragile est construite, malgré tout, la principale synagogue du quartier, juste à côté des remparts. 1200 Juifs habitent toujours à Komotini au début du XX^e siècle, soit près de 10 % de la population. Le quartier a retrouvé son dynamisme : des synagogues ; une école de l'Alliance Israélite avec plus de 250 élèves (dont quelques chrétiens et musulmans) où l'on apprend le grec, le français et l'hébreu ; quatre associations philanthropiques comme la *Hevra Kadisha* ; des conservatoires de théâtre et de musique ; des commerces de type et des entreprises.

Entre 1912 et 1920 la ville est sous domination bulgare puis intègre l'Etat grec. Les Juifs font en sorte de se montrer utiles et collaborent avec les autorités bulgares puis hellènes. La bonne entente avec les Grecs permet à la communauté d'obtenir la citoyenneté et d'être sollicitée par le pouvoir local ou régional. En avril 1941, l'armée bulgare, alliée

des nazis, entre une nouvelle fois dans la ville. La Thrace est annexée et les Juifs sont progressivement ruinés. La nuit du 3 au 4 mars 1943, 819 Juifs sont raflés, envoyés via la Bulgarie sur le Danube en direction de Vienne, puis déportés à Treblinka. Komotini compte 28 rescapés, soit un anéantissement de 97 % de la communauté. En 1958, il n'y a officiellement plus de Juifs dans la ville. Peu de traces subsistent aujourd'hui. Sur l'emplacement de la plus grande synagogue à l'architecture balkanique typique, il ne reste que des ruines.

- Dans la ville de **Xanthi** (Ξάνθη), à l'ouest de Komotini, l'histoire des Juifs commence vraiment avec l'arrivée des Séfarades. En 1907, sur environ 15 000 habitants la ville compte 234 Juifs. La communauté achète en 1924 un terrain de 1300 m² dans le nord afin d'y construire une synagogue, un centre culturel et une école. Durant les années 1920, dans un contexte de tensions avec la Turquie kémaliste, une vague migratoire juive et chrétienne arrive dans le nord de la Grèce, notamment à Xanthi. En 1934, la population de la ville s'élève à 36 000 habitants pour 1100 Juifs. La communauté est très active : une école de 114 élèves, de nombreux journaux comme *La Fuerza* et le *Leumi* (de langue ladino), un centre sportif et un conservatoire de musique. Le mouvement sioniste trouve également de nombreux adeptes. Malgré un certain communautarisme, les représentants juifs participent aux grands événements annuels comme les fêtes natio-

nales. Les autorités grecques de leur part respectent leurs traditions.

En avril 1941, les Bulgares entrent dans la ville. Nombreux tentent de quitter la région pour les territoires sous occupation italienne, comme Athènes. Ceux qui n'ont pas cette possibilité connaissent pillages, humiliations et déportations. Parmi les 600 Juifs de Xanthi, 550 sont raflés la nuit du 4 mars 1944. 6 réussissent à s'échapper et une quarantaine se cache ou rejoint la résistance. Les autres sont enfermés dans une usine de tabac dans le nord-est de la ville. Les 18 et 19 mars, ils sont déportés vers Birkenau via la Bulgarie. 92 % seront exterminés pendant la Shoah. Aucune synagogue ne subsiste aujourd'hui. Le 4 mars 2001, le maire de la ville inaugure une plaque commémorative à l'entrée de l'usine de tabac.

- Enfin, deux autres villes de Thrace ont vu un petit judaïsme prospérer. **Orestiada** (Ορεστιάδα) compte 197 Juifs avant la Shoah. A quelques kilomètres de la frontière turque, les tensions entre les deux pays ont forcément des conséquences sur la communauté. Comme dans d'autres villes, les chrétiens vivent mal la prospérité de cette communauté, favorisée pendant des siècles par le pouvoir ottoman. Le 3 mars 1944, un an après la déportation massive de la plupart des Juifs de Thrace et de Macédoine, 160 Juifs d'Orestiada sont déportés vers Salonique puis exterminés à Birkenau. 3 personnes se trouvent encore dans la ville en 1947 mais quelques années plus tard

le judaïsme disparaît complètement.

Sur la côte, au sud d'Orestiada, une ville appelée **Alexandroupoli** (Αλεξανδρούπολη) est fondée en 1850. Stratégique, elle attire des habitants venus de régions diverses. Quelques Juifs, principalement de Turquie, s'y installent dans les années 1920 avec d'autres popu-

lations (le traité de Lausanne prévoit un transfert de populations entre la Grèce et la Turquie). Les familles juives les plus connues de la ville s'appellent Baloul, Hatem, Reïtan ou Matalone. Le 3 mars 1943, les Bulgares déportent 150 Juifs vers le Danube, Vienne puis Treblinka. Les 4 rescapés partent après la guerre vers Athènes.

CHAPITRE **3** LA GRÈCE CONTINENTALE
ÉPIRE, THESSALIE, GRÈCE CENTRALE,
EUBÉE, PÉLOPONNÈSE

L'Épire (Ηπειρος)

Au nord-ouest de la Grèce, à la frontière avec l'Albanie, l'Épire est la région où les Romaniotes ont été les plus actifs.

- A **Ioannina** (Ιωάννινα), ville la plus importante de la région, la communauté juive a connu un développement unique.

Des Romaniotes sont présents dans la cité depuis la période hellénistique. Après la destruction du Second Temple d'autres Juifs viennent s'y ajouter. C'est néanmoins à partir du XI^e siècle que nous pouvons parler d'une communauté organisée. Sous les Byzantins puis les Ottomans (à partir de 1430), elle est libre de vivre, prier et commercer. Fait unique, avec l'arrivée des Séfarades, les Romaniotes imposent leurs coutumes et leur langue, le grec. Contrairement à ce qu'il se passe dans la majorité des villes grecques, les Juifs d'Espagne doivent se plier aux règles des plus anciens. Deux synagogues cohabitent dans le quartier juif, l'ancienne (*Paléa*) et la nouvelle (*Néa*). Au XVI^e siècle, des Juifs de Sicile et des Pouilles s'installent aussi à Ioannina. Quelques événements viennent néanmoins relativiser cette histoire jusque-là heureuse.

En 1612, les Juifs sont accusés d'avoir soutenu les autorités ottomanes lors de l'exécution de l'évêque de la ville, Dionysos, chef d'une révolte chrétienne. De 1788 à 1822, le gouverneur de la région, Ali Pacha, impose à la communauté de lourdes taxes. Pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle, les Juifs subissent quelques violences de la part des chrétiens (accusation de meurtres rituels⁴). Enfin, en 1869, un incendie touche le très central quartier juif. La communauté est à genoux. Malgré tout, la reconstruction a lieu très vite, grâce notamment aux subventions des plus fortunés, comme le conseiller du sultan Effendi Davitchon Levi. La vie reprend progressivement : pêcheurs, boulanger, teinturiers, argentiers, vitriers et autres marchands de soie font vivre la communauté ainsi qu'une bonne partie de la ville. Ioannina est aussi un centre éducatif, culturel et religieux important. Meir Gani, un riche marchand, part à Jérusalem en 1880 pour développer ses activités mais aussi pour créer un quartier pour les Juifs persécutés. Il prendra plus tard le nom de *Rehavia*. A la fin du XIX^e siècle, la communauté compte plus de 7000 membres. Parmi les personnages les plus illustres de la ville est l'écrivain Joseph Eliya (1901-1931), homme de lettres incontournable de

4. Allégation selon laquelle les Juifs assassineraient des enfants chrétiens pour fabriquer, avec leur sang, le pain azyme mangé pendant la Pâque juive.

l'histoire contemporaine de la Grèce. Mais les Guerres balkaniques, l'instabilité politique ainsi que les tensions avec les chrétiens poussent un grand nombre à immigrer vers Athènes, Salonique, Paris ou les Etats-Unis. 2000 Juifs résident encore à Ioannina à la veille de la Shoah. Le 25 mars 1944, 1860 Juifs sont arrêtés, séparés (femmes et enfants d'un côté, hommes de l'autre) et déportés vers Birkenau. 163 reviendront.

Une cinquantaine de membres habitent toujours à Ioannina aujourd'hui. La synagogue *Kahal Kadosh Yassan*, construite en 1826, a miraculeusement été sauvée. Il n'y a pas de rabbin permanent mais pour les grandes fêtes la communauté locale ainsi que celle d'Athènes font en sorte d'assurer la prière. Dans le centre-ville, quelques prestigieuses maisons témoignent de la prospérité passée du quartier juif. Une synagogue romaniote a été créée dans le quartier de *Mahane Yehouda* à Jérusalem et porte le nom de *Bet Avraham ve-Ohel Sarah Yanina*.

- La deuxième ville d'Epire où le judaïsme a prospéré est la ville d'**Arta** (Αρτα), à 60 kilomètres au sud d'Ioannina. Benjamin de Tudèle affirme qu'en 1165, 100 familles juives habitent dans cette ville. Au XIII^e siècle, sous le règne de Michel Comnène Doukas, les Juifs jouissent d'une certaine liberté et créent une école où on enseigne le grec et l'hébreu. Leur synagogue est appelée *Greka*. En 1346, le roi de Serbie Stefan IV Dousan occupe la ville et les expulse.

Quand les Ottomans la récupèrent en 1449, les Juifs reviennent et peuvent reconstruire leur communauté. Progressivement, des réfugiés d'Espagne mais aussi du sud de l'Italie (Pouilles, Sicile et Calabre) s'installent à Arta. Comme à Ioannina, les Romaniotes s'imposent face aux Séfarades et aux Italiens.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, quelques tensions d'ordre économique et religieux apparaissent au sein de la communauté. Pour cette raison, chaque origine a son administration, sa synagogue et son école. Au début du XIX^e siècle, Arta compte environ 5000 Grecs, 500 Turcs et 500 Juifs. En 1881, elle fait son entrée dans le nouvel Etat grec. Les journaux de l'époque décrivent l'euphorie générale qui règne dans la ville. Le journaliste Gavriilidis écrit concernant les Juifs : « Parmi les Chrétiens à Arta, il existe aussi des Juifs loyaux envers la ville et le pays. Dans leurs synagogues, j'ai aperçu des soldats proprement habillés portant la *foustanelia* [habit traditionnel porté par les soldats grecs lors des combats pour l'indépendance]. Ensuite, et je l'ai vécu personnellement, il existe une harmonie entre les Chrétiens et les Juifs à Arta. Je dois dire pour finir que leur sens du commerce est démoniaque ». Les trois rabbins de la communauté sont non seulement chefs spirituels mais jouent aussi le rôle d'intermédiaire entre les autorités grecques et les institutions juives. Ils participent également aux décisions de la municipalité. Médecins, avocats et hommes

d'affaires d'Arta sont connus dans toute la région. Ganis, Iohanas, Sabas, Mizan, Eliezer sont les noms de familles les plus réputés. En 1922, quand les Grecs fuient la Turquie et notamment Smyrne, la communauté, par solidarité, cède provisoirement son école pour accueillir les réfugiés. Malgré cette harmonie, il existe tout de même un certain antagonisme économique entre Juifs et Chrétiens.

A la veille de la Shoah, Arta compte près de 500 Juifs. Quand les Italiens occupent la ville, certains la quittent, mais la majorité ne craint pas l'armée mussolinienne. Les nazis prennent le contrôle en 1944. La nuit du 24 mars, 352 Juifs sont arrêtés et déportés à Birkenau. 28 ont pu se cacher dans les villages. 30 rescapés sont revenus en 1945 dont Joseph Zakar, un ancien *sonderkommando*. En 1959, la communauté n'existe plus. C'est principalement à Athènes, Thessalonique et Israël que nous pouvons encore aujourd'hui rencontrer des Juifs d'origine Artioite.

- A quelques kilomètres au sud d'Arta, dans la ville de **Préveza** (Πρέβεζα) s'est constituée la communauté juive la plus récente en Grèce. En 1842, la municipalité enregistre la naissance de Kofina Simantov, fils de Samuel. Une quarantaine d'années plus tard, les archives de la communauté de Corfou indiquent que des Juifs de Préveza tentent de créer une synagogue. Elle voit le jour en 1903 et est appelée *Kahal Kadosh Tefila*

LéMoché en l'honneur du rabbin Moché Cohen de Ioannina qui a acheté le terrain pour la construction du lieu de culte. 160 Juifs habitent dans la ville au début du XX^e siècle. En 1908, l'Alliance Israélite crée une école. Un des principaux personnages de l'Alliance de Préveza est le parisien Salomon Danon. Il prend la direction de l'école, après plus de 15 ans au service de celle de Sofia, et tente de la développer.

Quand les nazis occupent la ville en 1943, la communauté compte 250 personnes. La quasi-totalité sera déportée vers Birkenau. 15 reviendront et prendront très vite le chemin de l'exil. La synagogue romaniote a été détruite en 1944.

La Thessalie (Θεσσαλία)

Avant la Shoah, la plus grande communauté juive de Thessalie se trouve à **Larissa** (Λάρισα), soit près de 1100 personnes. Il y a 2000 ans, les premiers Romaniotes arrivent. Des Ashkénazes s'y établissent pendant le Moyen-Age, puis des Séfarades à partir de 1492. Ces derniers s'imposent, même si chaque communauté a sa propre synagogue. L'apogée se situe entre le XV^e et le XVIII^e siècle, où culture, religion et économie prospèrent. Larissa est d'ailleurs désormais appelée en ladino *Madre de Israël*. Dans cette sorte de petit Israël, enseignants, rabbins, banquiers, artisans et commerçants se côtoient. C'est aussi une terre d'accueil pour les Juifs de Grèce :

en 1687 par exemple, des réfugiés fuient Patras et les incursions vénitiennes pour s'installer à Larissa. En 1864, l'Alliance Israélite Universelle crée une école où différents corps de métiers sont enseignés. La ville intègre le nouvel Etat grec en 1881. Elle compte 13 000 habitants dont 2200 Juifs. A la fin du XIX^e et la naissance du sionisme, deux groupes voient le jour dans la ville : *Mevazeret Zion* et *Ohavei Zion*. 7 synagogues une yeshiva, une bibliothèque, des écoles et un tribunal rabbinique dirigé par le très connu rabbin Siméon Pessah, montrent l'importance de la communauté.

Le 24 avril 1944, les nazis arrêtent 240 Juifs. Les autres sont cachés ou enrôlés dans la résistance. Fait exceptionnel, 726 juifs habitent encore à Larissa en 1947, soit une perte de 36 %. Ils sont un peu plus de 300 aujourd'hui. La synagogue *Etz Haïm* est toujours en activité sous l'égide du rabbin Elias Sabbataï. L'école juive, créée en 1930, accueille encore quelques élèves. Depuis 1987, un monument en l'honneur des victimes juives de la Shoah ainsi que la *Place des martyrs juifs* ont été inaugurés par le maire. En 1999, un second monument a été ajouté en mémoire d'Anne Frank et des 1.5 million d'enfants exterminés.

- Au sud de Larissa, la deuxième ville de Thessalie est **Volos** (Βόλος). Cette dernière fait partie d'un territoire appelé Magnésie où des Juifs se sont installés dès le I^{er} siècle ap. J-C. Au XII^e

siècle, Benjamin de Tudèle avance le chiffre de 400 juifs. Il affirme également que le chef spirituel est le rabbin Shiloh Lombardo. Quatre siècles plus tard, pendant la domination ottomane, la communauté connaît une diversité intéressante : des Séfarades, des Romaniotes et quelques Ashkénazes. Le quartier se trouve à l'ouest du port, proche du centre. En 1865, l'Alliance Israélite installe sa toute première école des Balkans où sont accueillis Juifs et non-Juifs. En 1870, est construite, avec l'aide notamment des Baron de Rothschild et de Hirsch, une nouvelle synagogue, sur l'emplacement de l'ancienne. 11 ans plus tard, la ville intègre le nouvel Etat grec. Une multitude d'associations et de partis sont créés dans la Volos des années 1900 : *Ozer Dalim* (groupe de femmes philanthropes) par exemple, ou l'association sioniste *Poalé Tsion*. Durant l'entre-deux-guerres voient le jour une équipe d'athlétisme, la *Hatikvah*, ainsi que le premier groupe de scoutisme de Thessalie, le *Maccabi*. Dans le domaine économique, la communauté juive joue un rôle essentiel. L'usine de textile Mourtzoukos est la plus importante de Volos et la banque Barouh-Levy domine le secteur financier.

A la veille de la Shoah, le nombre de Juifs dépasse les 850 membres. 71 Juifs vont se battre en Albanie contre les armées de Mussolini. De 1941 à 1943, Volos est sous contrôle italien. Les Juifs ne sont pas vraiment inquiétés. Néanmoins, en septembre 1943 les troupes

nazies entrent dans la ville. La communauté est progressivement ruinée. En mars 1944, les déportations commencent. 155 personnes sont envoyées à Birkenau. Les autres sont cachées ou font partie de la résistance. 645 personnes sont sauvées. La vie reprend tant bien que mal après le départ des Allemands. De nombreux rescapés choisissent le chemin de l'exil. Ils se dirigent vers Athènes, Israël ou les Etats-Unis. La principale synagogue, dynamitée par les Allemands, est reconstruite après la guerre mais détruite à nouveau par le séisme de 1955. Cinq ans après, un autre édifice voit le jour. En 1988, un monument aux victimes de la Shoah est inauguré par le maire dans le centre-ville. Au début des années 2010, 100 Juifs habitent à Volos.

- La troisième ville juive de Thessalie est **Trikala** (Τρίκαλα). La première trace juive date du XIII^e siècle. Une petite communauté de Romaniotes s'y est installée au début, puis quelques Séfarades. 520 personnes habitent à Trikala lors de l'arrivée des nazis. 50 ont été envoyées dans les camps de la mort alors que la majorité a réussi à se cacher. Ils sont encore 70 aujourd'hui. Une synagogue des années 1930 est toujours en activité.

- Enfin, la ville de **Karditsa** (Καρδίτσα) a accueilli quelques Juifs à partir de la fin du XVIII^e siècle. Ils fuient les persécutions chrétiennes de Trikala. 82 personnes composent la communauté avant la Shoah. A Karditsa il n'y a pas de

synagogue, les Juifs doivent se déplacer à Trikala ou Larissa afin d'assister à un office dirigé par un rabbin. Fait unique, tous les Juifs sont sauvés pendant la Seconde Guerre mondiale grâce à la population locale. Aujourd'hui, une seule famille vit encore à Karditsa.

Grèce centrale (Στερεά Ελλάδα) et Eubée (Εύβοια)

A **Chalcis** (Χαλκίδα), sur l'île d'Eubée, les Juifs romaniotes sont présents depuis la destruction du Premier Temple. Grecs, Romains, Vénitiens, Ottomans ont dominé la ville mais la communauté juive a su s'inscrire dans la durée et s'adapter aux différents aléas. Au XII^e siècle, Benjamin de Tudèle affirme que ses coreligionnaires sont au nombre de 200. Leurs activités tournent principalement autour de la soie et de la teinturerie. Leur quartier se trouve à l'intérieur des fortifications de la ville et la langue parlée est le grec. Néanmoins, pendant la période Vénitienne (1205-1470), les droits des Juifs sont limités et une taxe spéciale leur est imposée. De plus, ils ne peuvent pas sortir du *ghetto* (terme utilisé à Venise puis dans d'autres villes d'Europe à partir de 1516) sans autorisation spéciale des autorités. Malgré tout, ils gardent une place centrale dans l'économie. En 1470, les troupes de Mehmet II conquièrent la ville et répriment avec violence le soulèvement des Grecs. De nombreux Juifs apeurés migrent vers la ville voisine de Thèbes. Quelques Séfarades s'installent à Chal-

cis après l'expulsion d'Espagne mais la communauté a perdu de son dynamisme. Les difficultés n'empêchent pas la participation de certains Juifs à la Révolution de 1821 contre les Ottomans : des membres des familles Cohen et Krispi, lettrées et plutôt aisées, sont entrés dans le réseau *Filiki Eteria* (*Société Amicale*), réseau secret pour l'indépendance de la Grèce. Au milieu du XIX^e siècle, Chalcis intègre le nouvel Etat hellène et compte près de 400 Juifs. La communauté redevient progressivement prospère.

La guerre éclate en 1940. Des Juifs sont envoyés au front pour combattre les Italiens. Un des officiers tombés pour la patrie hellène est Mordehai Frizis. 327 Juifs habitent à Chalcis lors de l'arrivée des nazis. Une partie intègre la résistance et une autre se cache dans les montagnes. L'archevêque Gregorios s'est occupé de cacher les objets sacrés de la synagogue dans sa cathédrale. 90 Juifs sont déportés de l'île d'Eubée en 1944. 170 sont sauvés grâce à la population locale. La communauté se réduit progressivement après la guerre et prend la direction d'Athènes, d'Israël ou des Etats-Unis. Au début du XXI^e siècle, ils ne sont plus que 66 membres.

- Au sud de Chalcis se trouve **Thèbes** (Θήβα), lieu où se déroule la célèbre tragédie de Sophocle « Antigone ». Paul de Tarse affirme qu'une communauté avec une synagogue existe dans la ville au I^{er} siècle. Pendant l'époque byzantine,

Thèbes compte le plus grand nombre de Juifs de toutes les villes grecques. Benjamin de Tudèle avance le chiffre de 2000 personnes. Selon ce dernier, de grands rabbins ont vu le jour et ont exercé dans cette cité, comme Aaron Koti ou Elias Firtinos. Cette communauté dynamique s'est lancée notamment dans le domaine de la soie et dans le commerce du porphyre (roche magmatique). Jusqu'à la Révolution grecque de 1821, la ville compte de nombreux Romaniotes et Séfarades. Mais Thèbes est au cœur du soulèvement des Grecs contre les Ottomans. Les Juifs sont considérés comme des traîtres parce que protégés par l'occupant turc et parce qu'*assassins* du Christ ! En 1833, la communauté, fuyant la violence populaire, disparaît définitivement. Ses membres prennent la direction du nord de la Grèce, d'Athènes ainsi que de Chalcis.

- A l'ouest de la Grèce centrale, la ville côtière de **Naupacte** (Ναύπακτος) a aussi accueilli une petite communauté dès le XII^e siècle. A la veille de la Révolution grecque, elle compte plus de 150 membres. Après 1821, elle disparaît suite à l'exode des Juifs vers le nord de la Grèce.

Le Péloponnèse (Πελοπόννησος)

Dans le Nord-Ouest de la péninsule, une ville importante depuis l'Antiquité a attiré de nombreux réfugiés : **Patras** (Πάτρα). Pendant le règne de Sé-

leucos I^{er} Nikator, c'est-à-dire au début du III^e siècle av. J-C, des Juifs fuyant la Syrie s'installent dans cette ville portuaire. Pendant la période romaine ainsi que byzantine, la communauté est très dynamique et s'enrichit grâce au commerce. Au XII^e siècle, Benjamin de Tudèle fait état de 50 Juifs dans la ville. A cette période, leur quartier se situe à l'est de la ville. Il porte le nom d'*Evréomahalas* (*Coin des Hébreux*), avec une synagogue et un cimetière. Mais Patras est stratégique et convoitée par plusieurs puissances comme les Byzantins, les Francs, les Ottomans ou les Vénitiens. En 1458, elle tombe sous le joug ottoman. Au XVI^e siècle, quatre synagogues existent dans la ville : une ashkénaze et trois séfarades (deux italiennes et une espagnole). Des rabbins de renom les dirigent comme Moïse Joseph Gabaï ou Meyer Semtov. La population juive représente un tiers de la ville (soit près de 1500 personnes). Les Ottomans, plutôt cléments, permettent aux Juifs d'accéder à des postes élevés. Ils peuvent même être diplomates ou médecins.

A partir de 1745, la situation se dégrade. La peste noire frappe la ville. De plus, en 1770, les Grecs se révoltent et s'acharnent contre des soldats de l'armée du sultan réfugiés dans le quartier juif. Le quartier est alors en partie ravagé. A la fin du XVIII^e siècle, sur les 1300 familles, 17 sont juives. En 1821, lors de la Révolution grecque, les derniers Juifs fuient la ville. Ils prennent la direction de Corfou contrôlée par les Anglais ou

du nord de la Grèce, toujours sous domination turque.

Au début du XX^e siècle, la communauté juive se reforme timidement dans le quartier central et portuaire de *Tsivdi*. Progressivement, une synagogue romaniote et une école sont construites. Lors du recensement de 1928, 161 Juifs résident à Patras. Quelques familles habitent aussi dans une ville à 80 kilomètres au nord, **Agrinio** (Αγρίνιο), sous le contrôle de la communauté de Patras. A la veille de la Shoah, ils sont au total 265 personnes. De 1941 à 1944, la ville est occupée par les Italiens puis par les nazis. Au début de l'année 1944, 113 Juifs sont déportés alors que plus de 100 réussissent à se cacher dans les montagnes du vaste Péloponnèse ou entrent dans la résistance. En 1947, les deux villes comptent encore 152 Juifs. Quarante ans après, la synagogue de Patras disparaît mais le pupitre où est lue la Torah (la *teva*) est transféré au Musée Juif d'Athènes. Le dernier membre de la communauté décède en 1991.

- Dans le reste du Péloponnèse, il n'existe pas de communautés organisées. Néanmoins, des fouilles archéologiques ont révélé que des Juifs étaient bien présents depuis l'Antiquité dans les villes de **Sparte** (Σπάρτη) et de **Corinthe** (Κόρινθος).

- La communauté juive de **Corfou** (Κέρκυρα) est, au début du XX^e siècle, l'une des plus importantes du monde grec.

Selon Benjamin de Tudèle, un seul Juif habite sur l'île au XII^e siècle. Il s'appelle Joseph et il est peintre. Corfou est alors sous contrôle sicilien. A partir du XIII^e siècle et la domination Byzantine, les Juifs jouissent des mêmes droits que les chrétiens. En 1387 et pour 410 ans, l'île tombe entre les mains de la Sérénissime. Venise, plutôt tolérante, laisse des Juifs de la Grèce continentale et des Pouilles s'installer à Corfou. Les Romaniotes sont les premiers à construire une synagogue appelée *Greka*. Au début de la domination vénitienne, les Juifs habitent dans un quartier à l'Ouest de la ville médiévale. Néanmoins, des discordes au sein de la communauté provoquent un schisme interne. Les *Greko* (Grecs) demeurent dans la vieille ville alors que les *Pouliezo* (des Pouilles) s'installent sur le mont Cambiolo, à l'extérieur des murs. Désormais, chaque communauté a son quartier, son administration, sa synagogue ainsi que son propre cimetière.

A partir de 1492, les Séfarades viennent compléter la communauté corfiote. Ils rejoignent le quartier des *Pouliezo*, plus

ouvert à la culture occidentale. Les *Greko*, respectés par les autorités depuis les Byzantins, n'ont pas non plus envie de perdre leurs avantages. Au début des années 1520, le pouvoir vénitien décide de réaménager l'hyper centre afin de mieux le protéger contre les incursions turques. La plus vieille synagogue et le quartier des *Greko* sont détruits. Les Romaniotes doivent alors négocier afin de s'installer dans un nouveau quartier. Les chrétiens font en revanche savoir qu'ils refusent toute cohabitation. Les *Greko* auront finalement un emplacement à l'est de la vieille ville, au pied du château (*Kato Castro*). En 1537, les Turcs tentent une incursion et détruisent une partie de la ville, dont la synagogue des *Pouliezo*. L'île demeure malgré tout sous influence vénitienne. Quelques années plus tard, les banquiers Menachem et Aaron Mizza ont l'autorisation de reconstruire la synagogue italienne sur l'emplacement de l'ancienne. A la fin du XVI^e siècle, le nombre de Juifs à Corfou est estimé à 400. Afin d'éviter toute tension avec les chrétiens, en 1546 et 1622, deux décrets obligent tous les Juifs à déménager dans un quartier bien défini par les autorités vénitaines. Il s'agit de l'emplacement définitif, à l'ouest de la vieille ville, pour l'ensemble de la communauté juive. Il prend le nom d'**Evraïki** (Εβραική). Ce

quartier est entouré de murs et fermé le soir, à l'image du *ghetto* de Venise. Malgré le rassemblement des communautés romaniote et italo-séfarade, chacune garde son propre conseil, son cimetière ainsi que sa synagogue.

Malgré le *ghetto*, des lois sont mises en place pour préserver les Juifs. Il est interdit par exemple de vandaliser leurs biens et leurs lieux de culte. Le mur du ghetto n'est pas forcément synonyme d'isolement mais plutôt de protection vis-à-vis de la haine des locaux. Venise, ville commerciale, a aussi besoin de relais dans des lieux stratégiques de Méditerranée. Les Juifs sont le point d'appui et participent non seulement au développement de l'île mais également à celui de l'Empire Vénitien. Ils financent de grands travaux, envoient des hommes à la guerre ou soignent la population lors de grandes épidémies. Pourtant la politique de tolérance de la Sérénissime provoque souvent des tensions avec la population chrétienne qui se considère comme lésée. D'ailleurs, sous la pression des Grecs orthodoxes, les autorités imposent en 1602 aux Juifs de porter un chapeau jaune et limitent leur circulation au sein de la ville dans la journée (le soir l'*Evraiki* est fermé).

En 1797, Bonaparte met fin à la domination vénitienne. Il met également fin aux restrictions imposées aux Juifs. Les popes, les prêtres ainsi que les rabbins ont les mêmes droits et devoirs aux yeux de la France. Ensuite, de 1814 à 1864,

les Anglais deviennent les maîtres de l'île. La communauté conserve ses droits. Ses membres, au milieu du XIX^e siècle, dépassent les 4000 âmes. La ville est connue à travers le monde juif pour sa diversité culturelle et religieuse. De grands noms comme celui du rabbin séfarade Yehouda Bibas (1789-1852), un des précurseurs du sionisme, sont des figures emblématiques du judaïsme. Sous la domination anglaise, les *Greko* reconstruisent leur synagogue qui est la seule encore debout aujourd'hui. Celle des *Pouliezo* a été détruite par les nazis en 1943. En 1864, l'île intègre le nouvel Etat grec. Les Juifs deviennent des citoyens hellènes avec les mêmes droits que les chrétiens. A la fin du XIX^e siècle, 5000 Juifs habitent dans la ville de Corfou, soit 1/5^e de la population. Nombreux sont ceux qui s'investissent pour le développement économique et politique de l'île. Un de ceux-là est le médecin Lazard de Mordos, un des créateurs de l'Institut de la Médecine de Corfou et fervent défenseur de la Grèce. Les enfants des Juifs intègrent progressivement les écoles publiques. La majorité des partis politiques nationaux et locaux souhaitent préserver la communauté juive, considérée comme éduquée et économiquement performante. L'enthousiasme est néanmoins de courte durée. Les idées reçues des chrétiens, majoritairement pauvres, restent ancrées dans la société de l'île. Comme dans d'autres villes grecques, ils sont considérés comme riches, exploiteurs, envahisseurs et *assassins* de Jésus ! Des actes antisémites violents ont lieu, notamment au

début des années 1890. Les plus riches choisissent alors le départ pour l'Afrique du Nord ou l'Europe de l'Ouest. Les deux communautés de Corfou s'unissent car elles se trouvent dans la tourmente financière et sont obligées de vendre une grande partie de leurs biens. Pendant les guerres balkaniques, la Grande Guerre et la guerre contre l'Italie en 1940, les jeunes Juifs partent pour défendre la patrie.

En septembre 1943, au moment de l'arrivée des nazis, il reste 2000 Juifs à Corfou. Entre le 9 et le 20 juin 1944, après un recensement obligatoire, ils sont massivement arrêtés. Regroupés devant la citadelle de la ville, ils sont humiliés avant d'être déportés. 1795 personnes partent vers Athènes, puis vers Auschwitz. Malgré un antisémitisme assez ancré, près de 200 Juifs réussissent à se cacher grâce à la population grecque. Le pourcentage de pertes après la Shoah s'élève à 90 %. De nombreux rescapés feront leur *alya*⁵ après la guerre. En 1947, 120 Juifs habitent encore l'île. La seule synagogue qui a survécu est celle des *Greko*. A gauche de l'entrée de celle-ci, une inscription indique en grec, en français et en anglais : « Un enfant est né dans ce quartier et c'est ici qu'il a fait ses premiers pas. Cet enfant était Albert Cohen, 1895-1981 ».

Aujourd'hui, 70 membres tentent de sauver le judaïsme de Corfou.

- Sur l'île de **Zante** (Ζάκυνθος), en face du Péloponnèse, vivent en 1522 près de

200 Juifs. Dans le contexte de la naissance du protestantisme, les Vénitiens, en accord avec le Pape, délimitent leur quartier à Zante-ville et restreignent leurs libertés. Comme à Corfou, entre le XVI^e et le XVIII^e siècle, le *ghetto* subit souvent des actes de violences de la part de la population chrétienne. Malgré les difficultés, la communauté juive de l'île reste très active. En 1712, deux synagogues subsistent dans le quartier : la *Zantéenne* et la *Crétoise*. Cette dernière a été construite par les Juifs de Crète qui ont fui les tensions ottomano-vénitiennes pour s'installer dans les îles ionniennes quelques années auparavant.

En 1944, les nazis exigent de la part du maire, Loukas Carrer, des listes de Juifs. En accord avec le Métropolite (évêque) de l'île Chrysostomos, le maire remet une liste avec deux noms : le sien et celui de l'évêque. Les deux hommes veulent montrer non seulement leur courage face à l'occupant mais aussi le fait que les Juifs font partie intégrante de l'île et de son histoire. Avec la participation de la population locale, 275 Juifs sont cachés dans les villages reculés. Aucun Juif n'a été déporté de l'île. Un cas unique en Grèce avec celui de Karditsa en Thessalie. En 1953, un puissant séisme détruit une grande partie du vieux quartier juif. La *Zantéenne* a été en grande partie endommagée alors que la *Crétoise* a disparu. Sur l'emplacement de la première, deux plaques en l'honneur de Loukas Carrer et de Chrysostomos ont été installées. Yad Vashem leur a accordé le titre de « Justes

⁵. Départ vers la Terre Sainte (*Ascension* en hébreu).

parmi les Nations ». Après la Shoah, tous les Juifs ont quitté l'île pour Athènes et surtout pour Israël.

- A **Céphalonie** (Κεφαλονιά) : au nord de Zante, se sont probablement installés pendant la période vénitienne des Juifs venant de Crète et des îles ionniennes voisines. Au début du XIX^e siècle, sous la domination française, sont recensés 130 Juifs. Ils habitent dans un petit quartier

dans le centre de la capitale de l'île, Argostoli. Leurs maisons sont basses et des sous-sols sont en général aménagés afin de stocker des marchandises. Ils vivent principalement du commerce et de l'artisanat. Mais le quartier est tellement restreint qu'il est difficile d'y développer des activités réellement lucratives. A la fin du XIX^e siècle, il ne reste plus qu'une trentaine de Juifs sur l'île. Ils disparaîtront avec la Shoah.

La Crète (Κρήτη)

Des inscriptions du I^{er} siècle av. J-C stipulent que des Juifs forment une petite communauté à côté d'**Héraklion** (Ηράκλειο), près du site minoen de Knossos. L'historien romain Tacite affirme dans les « *Histoires* » que les Ju déens sont originaires de Crète. Ils s'appelaient au départ *Idéens* en référence à Ida, le plus grand sommet de l'île. Certes cette théorie n'est pas valable mais elle est intéressante car elle prouve qu'il existe un lien entre la Judée et la Crète pendant l'Antiquité. Peut-être même que certains Juifs, fuyant l'esclavage imposé par l'Egypte pharaonienne, se sont installés sur l'île entre les XIII^e et XII^e siècles avant J-C. Avec l'arrivée du christianisme, la situation de la petite communauté juive de Crète semble délicate. Vers le milieu du V^e siècle (430 probablement), a lieu un événement très curieux. Selon certaines sources byzantines, un rabbin nommé Moïse fait le tour de l'île pour prouver aux Juifs et aux chrétiens qu'il est le Moïse de la Bible et qu'il est venu annoncer l'arrivée du Messie. Certains, convaincus de la fin du monde, se retrouvent sur une colline (le lieu reste encore inconnu) et se jettent à la mer.

Lors de l'arrivée des Vénitiens au XIII^e

siècle, des Juifs semblent présents dans les deux grandes villes de l'île : Héraklion et **La Canée** (Χανιά). Ils ont, tout comme à Venise, un quartier qui leur est réservé avec des restrictions de circulation. Cela ne les empêche pas d'exercer leurs activités. En 1481, quatre synagogues existent à Héraklion. Les Ottomans prennent possession de l'île en 1669 et libèrent les Juifs des *ghettos* des deux principales villes. La liberté de commerce permet très vite un enrichissement et une ouverture vers le reste de la Méditerranée. En 1858, 907 Juifs habitent en Crète, principalement à La Canée. Néanmoins, avec la révolte des Crétois contre les Ottomans en 1868, les Juifs, étant considérés comme traîtres, subissent des violences sans précédent. Au début du XX^e siècle, moins de 600 Juifs habitent encore sur l'île. En 1913, la Crète est rattachée à la Grèce et, malgré l'hostilité des populations locales, les Juifs obtiennent la citoyenneté. Certains choisissent tout de même de migrer vers le continent ou d'autres îles.

En mai 1941, 360 Juifs (1 à Réthymnon, 7 à Héraklion et les autres à La Canée) assistent impuissants à l'arrivée des troupes nazies. En juin 1944, 264 Juifs ainsi que des prisonniers de guerre et opposants politiques (600 personnes au total) sont embarqués dans le bateau

Tanais vers Athènes. Une torpille britannique le détruit avant son arrivée dans la capitale. A la libération, 77 Juifs sont toujours en Crète. Aujourd’hui, une des seules traces juives est la synagogue *Etz Haim* à La Canée qui date du XVII^e siècle. Une vingtaine de fidèles l’entretiennent. Après la Shoah, cette synagogue tombe en ruines mais des travaux de reconstruction ont lieu en 1998, financés par le *World Monuments Fund*, le *KIS* et les dons privés. En février 2010, une centaine de Juifs de toute la Grèce se rassemblent dans le centre de La Canée pour protester contre les deux incendies criminels qui ont frappé la synagogue. « C'est la première fois qu'il y a une telle mobilisation de la communauté juive grecque », affirme le Président du *KIS*, David Saltiel. De nombreux dégâts sont à constater, comme la perte de 2500 livres précieux datant parfois du Moyen-Age.

Rhodes (Πόδος)

La présence juive à Rhodes remonte à la période hellénistique. Médecins, rabbins, philosophes sont nés ou sont passés par cette île stratégique et prospère.

Au XII^e siècle, Benjamin de Tudèle affirme que la communauté est très active et compte 400 personnes. L’ordre de Saint-Jean de Jérusalem (ou ordre Hospitaliers) conquiert l’île en 1307 et met fin à la domination byzantine. Les Juifs peuvent continuer à prier et à exercer leurs activités mais sont obligés de résider

dans un quartier précis, la *Djuderia*. Les violents tremblements de terres (1481 et 1482) ainsi que la peste de 1498 mettent un coup d’arrêt aux activités de la communauté. La mort, les conversions forcées ainsi que les expulsions deviennent aussi monnaie courante. En 1522, l’île est conquise par les Ottomans. Une nouvelle ère pour les Juifs commence. De nombreux Séfarades aptes au commerce s’y installent. Ils rendent l’île indispensable aux échanges de la Méditerranée orientale. Rhodes devient une sorte de plaque tournante où l’on retrouve tout type de tissus, moyenne et haut de gamme, pierres précieuses et outils d’artisanat. Commerçants, artisans, pêcheurs, médecins, intellectuels peuplent l’île. Plus de 2000 Juifs habitent à Rhodes à la fin du XVI^e siècle. Jusqu’à la moitié du XIX^e siècle, elle est considérée comme une (autre) petite Terre Promise pour les Juifs. Mais les revendications nationalistes grecques et les fausses rumeurs sur les Juifs (affaire d’un soi-disant meurtre rituel en 1840) annoncent le début du déclin. Les nombreux actes antisémites poussent certains à quitter l’île. En 1912, les Italiens mettent fin à quatre siècles d’Empire Ottoman. Un tiers de la population de Rhodes reste juif, soit plus de 4000 personnes. Les 6 synagogues et l’école de formation de rabbins prouvent malgré tout que la communauté est active. L’arrivée au pouvoir de Mussolini ne change pas grand chose. Certains quittent tout de même Rhodes pour la Palestine, la Turquie voisine, l’Europe de l’Ouest, l’Amérique ou l’Afrique. Nissim

Soriano, le père de Moïse Katumbi, actuel gouverneur de la province du Katanga en République Démocratique du Congo et candidat à l'élection présidentielle de mars 2016, a fui Rhodes durant l'entre-deux-guerres.

Tout bascule en septembre 1943 quand les troupes nazies arrivent sur l'île. Les Juifs sont recensés. 2000 habitent à Rhodes et sur l'île voisine de Kos. Le 17 juillet 1944 à midi, ils sont rassemblés et le 23, 1673 d'entre eux embarquent dans la panique dans trois bateaux bondés pour Athènes. Ils feront escale sur l'île voisine de Léros pour récupérer les 120 Juifs de Kos. Huit jours après, ils arrivent au port du Pirée. Au moins 20 personnes ont trouvé la mort durant ce long trajet. Les autres sont envoyées dans le camp d'internement et de transit de Haidari (dans la banlieue d'Athènes) puis déportées à Auschwitz au milieu du mois d'août. La majorité, épuisée, est gazée tout de suite. 151 Juifs des deux îles ont survécu, cachés ou rescapés des camps.

A Rhodes, les 40 Juifs tentent actuellement d'entretenir une des seules traces de la communauté juive, la synagogue *Kahal Shalom*. Elle date de 1575 et c'est la plus vieille de Grèce encore debout aujourd'hui.

Les autres îles

D'autres îles grecques ont vu à un moment donné un petit judaïsme s'organiser.

- A **Kos** (Κως), au nord de Rhodes, des fouilles archéologiques attestent que des Juifs sont présents sur l'île depuis le II^e siècle av. J-C. Au XIV^e siècle, les très chrétiens chevaliers de Rhodes les expulsent. Avec la conquête de l'île par Soliman le Magnifique, en 1522, certains se réinstallent à Kos. Au milieu du XIX^e siècle, une quarantaine de familles y vivent. L'administration juive est directement placée sous l'autorité de la puissante Rhodes. La communauté est très active et tournée principalement vers le commerce de produits agricoles ou de textiles. Pour mener à bien leurs échanges, les Juifs parlent le grec, le turc et le ladino. En 1933, un puissant séisme détruit une partie de leur quartier dont la principale synagogue. Malgré les dégâts humains et matériels, les Juifs de Kos reconstruisent un nouveau lieu de prière sur l'emplacement de l'ancien. 120 membres sont arrêtés par les nazis en juillet 1944. Par bateau, ils rejoignent Athènes. De là, ils sont transférés au camp de Haïdari puis des trains les déportent vers Birkenau. Une vingtaine réussit à échapper aux rafles. Grâce aux réseaux de résistance italienne, ils ont pu se procurer des papiers d'identité turque. Les citoyens de la République turque, pays neutre, ne sont pas concernés par les arrestations. Il n'y a plus de fidèles aujourd'hui mais la synagogue de 1933 est l'une des seules traces juives de l'île.

- Plus au nord, à **Chios** (Χίος), la communauté juive jouit d'une autonomie depuis l'époque byzantine. Selon des do-

cuments datant du règne de l'Empereur Constantin Monomaque (1042-1055), 15 familles habitent sur l'île. Avec l'arrivée des Ottomans, la communauté juive s'agrandit pour arriver à environ 1000 personnes au début du XIX^e siècle. Trois principales synagogues sont construites dans le quartier appelé *ghetto* : la française, l'italienne et l'espagnole. Les Juifs travaillent dans le commerce et l'exportation de produits agricoles comme la figue ou l'huile d'olive. Mais très vite des actes antisémites, parfois criminels, de la part de la population grecque ont lieu. Le pays se libère du joug ottoman et considère souvent les Juifs comme des traîtres. Des rumeurs de meurtre rituel sur des enfants circulent aussi en 1864 et 1872. Le séisme de 1881 n'arrange pas la situation. De nombreux bâtiments dont la plus grande synagogue sont détruits. De nombreux Juifs quittent l'île pour Sa-

lonique, l'Europe de l'Ouest, la Turquie, l'Afrique du Nord ou l'Amérique. 47 familles vivent encore à Chios en 1913. La Shoah les anéantira.

- Depuis l'Antiquité, et de manière plutôt discontinue, de petites communautés se sont constituées à **Délos** (principalement entre le I^{er} siècle avant notre ère et le III^e siècle ap. J-C), puis **Egine, Samos, Lesbos** et **Naxos**. Pendant la domination ottomane, le Duché de Naxos administre toute la région des Cyclades. Joseph Nassi, un Juif d'origine portugaise et proche du sultan Sélim II, prend la tête du Duché entre 1566 et 1579. Il est également seigneur de Tibériade en 1561, considéré par certains comme un des premiers sionistes car il encourage l'installation des Juifs persécutés dans le nord de la Palestine. Son succès politique et économique lui vaudra le surnom de *Grand Juif*.

Nous ne savons pas exactement quand les premiers Juifs s'installent à **Athènes** (Αθήνα). En Israël, des archéologues ont découvert des pièces de monnaie datant du VI^e siècle av. J-C. D'un côté était gravée l'inscription *Yahoud* (Juif), de l'autre une chouette, animal associé à la déesse Athéna protectrice de la ville. Nous pouvons alors affirmer que des liens économiques existaient entre Athènes et la Judée et que, pour assurer ce lien, certains Juifs vivaient à Athènes. D'autres fouilles, cette fois-ci en Grèce, ont permis de découvrir la trace d'une synagogue datant de la période hellénistique. Elle était placée sur l'*Agora*, la place centrale de la cité antique. Agrippa I^{er}, roi de Judée de 41 à 44, dans une lettre adressée à l'Empereur Caligula, écrit que des *Judeens* habitent dans la région de l'Attique (région d'Athènes). Paul de Tarse confirme aussi leur présence au I^{er} siècle. Sur l'emplacement de la synagogue, les archéologues ont retrouvé un revêtement en marbre, datant cette fois-ci du III^e siècle ap. J-C, sur lequel ont été gravées une ménorah et une branche de palmier.

Durant le Moyen-Age byzantin, la ville perd de son importance au profit de Constantinople. Les Juifs partent vers des villes plus dynamiques. C'est avec la

domination ottomane (à partir de 1456) qu'ils font leur réapparition progressive. Les Séfarades deviennent majoritaires au début du XVI^e siècle. Néanmoins, le nombre de Juifs demeure très restreint. Un siècle plus tard, une vingtaine de familles résident à Athènes. En 1830 naît l'Etat grec. Athènes devient la capitale. Aux yeux des dirigeants, elle doit être la seule capitale politique et économique. Salonique passe au second plan. C'est dans ce contexte de redynamisation de la capitale hellénique que va renaître la première communauté juive réellement organisée. En 1843 est construite une synagogue puis une école. La capitale est aussi un refuge pour les persécutés d'autres villes grecques. Les Juifs de Thèbes, par exemple, considérés comme traîtres au profit des Ottomans, fuient l'animosité des combattants hellènes. En 1878, la communauté compte 278 personnes. Onze ans plus tard, représentée par Karolos Rothschild, elle est reconnue officiellement par l'Etat grec. Le quartier se trouve non loin de l'Acropole, à *Thissio* (Θησείο). Il s'agit d'une communauté plutôt libérale et à *Thissio*, Juifs et chrétiens se côtoient. Le cimetière juif se trouve au départ dans le même lieu que celui des chrétiens mais le manque de place pousse les autorités à le déplacer en proche banlieue (ville de *Nikéa*). Avec les

Guerres balkaniques qui ravagent le nord de la Grèce, de nombreux Juifs quittent la Macédoine et la Thrace pour la bouillonnante Athènes. Il s'agit plutôt de petits commerçants en situation difficile. L'incendie de 1917 à Thessalonique provoque une autre vague d'immigration. A la veille de la Shoah, la communauté compte plus de 3000 personnes.

A partir de 1941, une dernière vague fuyant l'occupation bulgare et nazie de Macédoine et de Thrace se précipite vers la capitale grecque pourtant sous occupation italienne. Les troupes mussoliniennes ne prennent pas de mesures anti-juives concrètes. Il est néanmoins difficile de quantifier cette arrivée massive de Juifs du Nord car la plupart ne vont pas se déclarer aux autorités. A partir de septembre 1943, la ville est désormais gérée directement par les nazis. La situation se dégrade très vite. Le rabbin d'Athènes, Elias Barzilay, certains fonctionnaires de la mairie d'Athènes ainsi que l'archevêque Damaskinos ont réussi à sauver 560 Juifs des déportations en leurs accordant des papiers de baptême orthodoxe. D'autres entrent dans la clandestinité, toujours en lien avec le réseau de Damaskinos. Pour cette raison, et contrairement à d'autres villes de Grèce, il était impossible pour les Allemands de rafpler les Juifs en un seul jour. Furieux, les nazis décident de tout faire pour que la délation et la punition exemplaire des protecteurs deviennent monnaie courante. Le 21 septembre, Elias Barzilay est convoqué par les autorités qui lui or-

donnent la création de listes de déportation. Le lendemain, pour gagner du temps, le rabbin d'Athènes annonce qu'il lui est impossible de réaliser cette mission car un an auparavant une organisation nationaliste grecque a vandalisé le siège de la communauté et a détruit de nombreux documents officiels. A partir du 23 septembre, les nazis perdent la trace du rabbin ainsi que celle de très nombreux Juifs. Jurgen Stroop, après son action dans le ghetto de Varsovie, est nommé chef de la SS et de la police en Grèce. Ses opérations intenses réussissent tout de même à arrêter au total 1690 Juifs dans toute l'Attique. Le 2 avril 1944, 84 wagons avec 5200 personnes (Juifs de la capitale mais aussi de Préveza, Arta, Volos, Trikala, Ioannina et Patras) partent du camp de Haïdari (nord-ouest de la ville) vers Birkenau. Les convois arrivent 8 jours plus tard.

En 1947, 4930 Juifs se trouvent à Athènes, soit une augmentation de 60 % par rapport à la population de 1941. Cette situation particulière en Grèce s'explique par deux facteurs : la résistance organisée du rabbin d'Athènes et d'une partie de la municipalité ; l'arrivée au lendemain de la Shoah de la majorité des rescapés de tout le pays vers la capitale. La quasi-totalité des communautés ayant disparu, la seule ville dont la présence juive et l'entraide sont importantes est celle d'Athènes. Elle reçoit des fonds d'organisations étrangères comme le *Joint* pour se reconstruire et une prise en charge est envisageable. Malgré tout,

le retour est presque impossible. Une guerre civile éclate entre 1946 et 1949 et le pays occulte très vite la souffrance des Juifs. Dans ce contexte, certains décident de quitter le pays, principalement pour Israël.

Plus de 2500 Juifs sont comptabilisés au début des années 2010. C'est de loin la communauté la plus nombreuse et la plus active du pays. Les plus jeunes quittent néanmoins Athènes pour tenter leur chance aux Etats-Unis ou en Europe occidentale. La crise qui frappe le pays depuis 2009 est la principale responsable. En 2015, Gabriel Negrin, 26 ans, devient Rabbin d'Athènes et se bat pour donner un nouveau souffle à cette communauté plutôt vieillissante. Il est d'ailleurs souvent sollicité par les autorités

pour participer aux programmes de lutte contre les préjugés qui gangrènent encore la société.

Deux synagogues, l'une en face de l'autre, sont en activité aujourd'hui à Athènes. La plus ancienne est *Etz Haïm*, construite en 1904 (utilisée pour les grandes fêtes). La plus grande, *Beth Shalom*, de style néoclassique athénien, est édifiée en 1935. Le *Comité central israélite (KIS)* a son siège dans la capitale, proche de la place centrale de *Syntagma*. Son président est David Saltiel. Non loin, aux pieds de l'Acropole, le Musée Juif explique l'histoire complexe du judaïsme grec. Athènes abrite enfin une maison de retraite pour les membres de la communauté.

Selon *ELSTAT* (l'organisme grec de statistiques) autour de 5000 Juifs vivent aujourd'hui en Grèce sur une population de près de 11 millions d'habitants, soit 0,05 %. Pourtant, environ 3 % des actes de violences matérielles concernent des lieux hébraïques religieux ou de mémoire. En juin 2017, le tout nouveau monument aux victimes de la Shoah de la ville de Kavala fut vandalisé par des graffitis au slogan « Juifs, assassins des peuples ». Les violences physiques, elles, demeurent néanmoins très rares.

Selon le politologue et enseignant à l'Université Aristote de Thessalonique, Andréas Pantazopoulos⁶, la judéophobie (à savoir un mélange d'antisémitisme, d'antijudaïsme et d'antisionisme) est présente dans le discours de nombreux représentants politiques, de toute sensibilité, sans véritable tabou. De l'extrême gauche à l'extrême droite, le Juif est devenu ou redevenu une sorte « d'ennemi » commun. L'antisémitisme est un refuge facile dans un pays appauvri. De plus, dans un contexte de crise sans précédent, un soi-disant retour vers une identité grecque « pure » et orthodoxe peut rassurer.

Incontestablement, l'*Aube Dorée* est le

mouvement le plus antisémite. Au Parlement grec, ses 15 députés (sur 300) n'hésitent pas à proférer des propos virulents contre les Juifs. Ils sont ouvertement antisémites, antisionistes, négationnistes et adeptes des théories du complot. Des extraits des « Protocoles des Sages de Sion »⁷ ont même été lus en pleine séance parlementaire. Ils alimentent également des mouvements paramilitaires fascisants, responsables de la plupart des actes de vandalisme sur les lieux de mémoire de la Shoah. Mais ce n'est pas le seul parti à véhiculer dans l'impunité, et au grand jour, la haine vis-à-vis des Juifs. L'épisode du monument de Kavala est très révélateur. Malgré la volonté de l'Etat de lutter contre l'antisémitisme et le négationnisme, lors de l'inauguration du monument aux victimes de l'Holocauste, le représentant du gouvernement, Monsieur Sgouridis (membre de la droite souverainiste, parti des Grecs indépendants ou *ANEL*), a comparé la Shoah à la situation à Gaza. Il a également affirmé : « Souvent les rôles changent et les victimes deviennent bourreaux ». Le tout dans une indifférence politique et médiatique générale.

En 2014, en pleine tempête financière, le fondateur et chef de ce parti, Panos Kammenos, actuel ministre de la Défense du

6. Voir Bibliographie.

7. Un faux rédigé en 1901 mettant en lumière un soi-disant plan des Juifs pour diriger le monde.

gouvernement de coalition d'Alexis Tsipras, accuse les Juifs de Grèce de jouir de priviléges et de ne pas payer d'impôts !

La gauche n'est pas exemplaire non plus. En 2013, le candidat du *SYRIZA* (gauche radicale, parti du Premier Ministre) aux élections législatives, annonce publiquement que les Juifs ont un lien direct avec la crise financière et qu'ils préparent « un nouveau Hannouca⁸ contre les Grecs ».

Dans tous les partis, la judéophobie est souvent liée à la situation économique ou bien au problème israélo-palestinien. L'antisémitisme grec, tout comme dans le reste de l'Europe, a tendance à se cacher derrière l'antisionisme. Pour la gauche, les Israéliens, donc les Juifs, sont considérés comme impérialistes et inhumains vis-à-vis des Palestiniens. En 2011, le Parti Communiste (*KKE*) est allé jusqu'à refuser l'octroi de la citoyenneté aux rescapés grecs du génocide vivant en Israël. Ce sentiment anti-israélien est majoritaire dans l'ensemble de la société. Selon deux sondages réalisés en Grèce par l'ONG américaine Anti-Defamation League, 65 % des Grecs pensent qu'Israël se comporte avec les Palestiniens de la même manière que les nazis avec les Juifs pendant la Shoah.

L'Eglise a sa part de responsabilité dans ce climat d'antisémitisme latent. Rappetons que 98 % des Grecs sont chrétiens orthodoxes, que l'Eglise n'est pas séparée de l'Etat et que son influence dans la société est considérable. En 2010, l'arche-

vêque du Pirée affirme qu'Adolf Hitler était financé par le « sionisme international » et par la famille Rothschild afin de convaincre les « Hébreux » de fuir l'Europe et de s'installer en Israël pour y établir un nouvel Empire ! Mais de manière générale, les représentants de l'orthodoxie grecque véhiculent l'idée que les Juifs sont le peuple déicide et détenteurs illégitimes de la ville sainte. Il s'agirait alors plutôt d'un antijuïsme.

Toujours selon Anti-Defamation League et d'autres enquêtes européennes, la judéophobie en Grèce est présente dans toutes les tranches d'âge (particulièrement chez les moins de 20 et surtout les plus de 45 ans) et l'ensemble des catégories socioprofessionnelles. Cependant, plus le niveau d'éducation est élevé plus celle-ci a tendance à s'estomper.

Ces dernières années, le gouvernement grec d'Alexis Tsipras a montré une réelle volonté de lutte contre les préjugés et contre une méconnaissance généralisée de la Shoah. Des campagnes de sensibilisation, des prises de position publiques d'intellectuels et le rapprochement gréco-israélien (dû entre autres à la menace turque) permettent un certain recul du sentiment antijuif.

La tâche demeure néanmoins gigantesque et extrêmement complexe. Sont pointés du doigt : le poids de l'Eglise ; le martèlement des médias (antisionistes dans leur ensemble) ; la défaillance de l'instruction historique à l'école ; l'ab-

⁸. Fête juive qui célèbre la victoire des Juifs à Jérusalem, au milieu du II^e siècle avant J-C, sur l'Empire hellénistique des Séleucides.

sence de loi punissant l'antisémitisme et le négationnisme. En 2009, l'avocat Constantin Plevris est acquitté par la Cour d'Appel d'Athènes au nom de la liberté de parole. Il est pourtant l'auteur du pamphlet antisémite « Les Juifs, toute la vérité ». Ce nouveau « Protocole des Sages de Sion » trouve encore de nom-

breux lecteurs !

Sans céder à la paranoïa et malgré les nombreux efforts de la part des institutions grecques et européennes, la judéophobie est encore très ancrée dans la société hellénique.

ENTRETIEN AVEC JANETTE BATTINOU DIRECTRICE DU MUSÉE JUIF D'ATHÈNES



A.K. : Madame Battinou, en tant que directrice, présentez-nous les actions du plus grand musée juif de Grèce ?

J. B. : C'est tout d'abord pour moi un honneur d'être à la tête de ce musée. C'est également un devoir car les Juifs grecs sont peu nombreux et leur histoire pluriséculaire ne doit pas disparaître. Le but de ce musée, créé en 1977, est non seulement de montrer le riche passé des Juifs de Grèce mais aussi le fait qu'ils font partie intégrante de l'histoire et de la société de ce pays. Notre devoir est d'effectuer un travail d'éducation, notamment auprès des plus jeunes. Des écoles de Grèce, d'Europe, d'Israël et des Etats-Unis nous rendent visite afin de découvrir notre lieu. 12 000 à 15 000 personnes viennent chaque année dont une majorité d'élèves. Pour les écoles grecques, nous faisons en sorte de les attirer avec des visites sur mesure, en lien bien

sûr avec leur programme scolaire, ou bien avec des expositions, des présentations de livres, etc. De plus, nous collaborons avec d'autres musées ainsi que l'administration publique afin de créer une cohérence éducative pour nos enfants et pour présenter, encore une fois, l'apport du judaïsme ainsi que son lien avec la Grèce. Notre domaine d'action est principalement historique mais il est aussi ethnographique, culturel, religieux et de manière plus générale civique et démocratique. Les plus jeunes doivent être ouverts et devront défendre dans l'avenir la tolérance et l'acceptation de l'autre. Bien sûr, nous mettons l'accent sur la Shoah. Nous avons de nombreux documents et plus de 130 témoignages qui permettent de la retracer. Il est important pour nous de faire parler nos compatriotes rescapés et de montrer que tout être humain est concerné par l'injustice, la violence, l'intolérance et le racisme. Le devoir de mémoire est extrêmement important, surtout aujourd'hui avec la crise économique et morale que nous vivons.

A.K. : Je m'adresse cette fois-ci à la personne. Bien que le pays traverse une crise sans précédent, avec une montée de mouvements extrémistes comme le parti néo-nazi *Aube Dorée*, est-il de facile d'être de confession juive et de vivre en Grèce aujourd'hui ?

En tant que grecque je suis très triste de ce qu'il se passe. J'aime mon pays et je ne peux qu'être bouleversée du séisme économique, politique, social et moral. Le chômage est un fléau et des milliers de jeunes diplômés s'exilent pour un meilleur avenir. Nous perdons nos meilleurs cerveaux !

C'est vrai que la propagande et les idées reçues véhiculées par l'extrême droite trouvent un certain écho dans la société. Et ce n'est pas seulement une question d'idées que nous entendons et lisons dans les médias, ce sont aussi des actions concrètes. Au début de la crise, par exemple, l'*Aube Dorée* distribuait en plein centre-ville d'Athènes de la nourriture après présentation de la carte d'identité. Les personnes ayant des noms de consonance étrangère étaient refusées, pour ne pas dire maltraitées. Heureusement, la mairie a interdit ce genre d'aide humanitaire raciste mais nous savons pertinemment qu'elles continuent officieusement. Il n'est pas toujours simple d'être juif en Grèce car les idées reçues, le racisme et l'antisémitisme sont en effet bien ancrés chez certains de nos concitoyens. En même temps, je ne suis pas sûre que la situation soit meilleure dans les autres pays d'Europe. Regardez toutes les agressions antisémites et les actes terroristes en France. Regardez la sécurité déployée au Musée de la Shoah de Paris ou celui de Berlin par exemple. Nous n'avons pas besoin de toutes ces mesures sécuritaires ici. J'espère bien sûr que cela va durer. Malgré la situation difficile, les Grecs sont pacifiques dans leur ensemble. Il y a certes de l'antisémitisme et de l'anti-

sionisme aussi. Dès qu'il y a des tensions en Israël nous sommes souvent associés à ce pays comme si nous étions les représentants et les responsables directs. L'antisémitisme est nourri par tous les extrêmes. Mais quoi qu'il en soit on voit très peu de violences physiques. Nous n'avons jamais été un pays violent. Le soleil et la mer apaisent sans doute ! On ressent une certaine rage dans la société, due à la crise, mais elle est plutôt orientée vers l'Etat, non vers les personnes.

Les Juifs en Grèce vivent comme tout le monde. Il est évident que de notre côté nous ne provoquons pas et que nous essayons d'être intégrés le mieux possible. Nous connaissons aussi nos racines et nous préservons nos traditions. Je ne suis pas pessimiste et je pense qu'il faut se battre pour bâtir un meilleur avenir pour nos enfants. C'est pour cette raison que notre musée est très actif et qu'il joue un rôle éducatif fondamental. Je me dis que si nous pouvons atteindre un large public, notamment scolaire, nous sauverons certains jeunes de l'extrémisme. Il ne faut pas baisser les bras, au contraire. Je me dis aussi que nous ne sommes pas seuls. En tant que directrice, j'ai de nombreux échanges avec la mairie d'Athènes, la région, le ministère de la Culture, l'Union Européenne, les Etats-Unis et Israël. Nous sommes tous sur la même longueur d'ondes et nous sommes conscients de l'importance de notre action.

Je suis juive mais je suis grecque aussi, et très attachée à mon pays.

ÉPILOGUE

Sur les monuments aux morts à travers le pays apparaissent les noms des combattants de la Première et de la Seconde Guerre mondiale. La majorité des Grecs ignore encore que de nombreux Juifs sont tombés pour la patrie, ont sauvé des compatriotes lors des Guerres balkaniques qui ont ravagé le Nord du pays, ont aidé à l'accueil des réfugiés grecs de Turquie durant l'entre-deux-guerres, ont participé au développement économique du pays. L'histoire de la Grèce ne peut être pensée sans la composante juive. Toutes les grandes villes du pays ont vu prospérer des communautés qui, la plupart du temps, se sont intégrées dans la société. Les Juifs ont su s'adapter tout en gardant leurs traditions. Le *KIS* tente aujourd'hui de transmettre aux plus jeunes ce riche passé pluriséculaire. Il est également sollicité par le gouvernement actuel pour jouer un rôle dans le dialogue interreligieux mais aussi dans la préservation de la Mémoire des victimes de l'Holocauste. En l'honneur des milliers d'innocents envoyés dans les camps de la mort, un grand Mémoirial de 7000 m² va enfin voir le jour à Salonique en 2020. A priori, le gouvernement hellène ainsi que les institutions européennes ont compris l'importance de l'enseignement de la Shoah, presque absente des programmes scolaires grecs.

Un des enjeux principaux aujourd'hui dans ce pays est de lutter efficacement contre le négationnisme, l'ignorance et les préjugés pouvant conduire à de nouvelles catastrophes. Le nouveau Mémoirial sera d'ailleurs aussi « un centre éducatif pour les droits humains ».

Dans un contexte de crise et de pertes de repères, la montée de l'extrémisme vient perturber le travail d'Histoire et de Mémoire. Le parti néo-nazi *Aube Dorée* recrute souvent parmi les plus jeunes, encore persuadés que les Juifs sont les *assassins* de Jésus et dominent le pays avec leur argent. 10 à 15 % de la population grecque en âge de voter soutient ce parti. Parallèlement, près de 70 % de l'ensemble de la société pense que les Juifs exagèrent les chiffres de la Shoah afin que les autorités, grecques et internationales, leur accordent des priviléges⁹. Des synagogues incendiées (à La Canée en 2010) ou des sites de Mémoire vandalisés (à Athènes en 2017) sont des actes devenus presque fréquents. Pourtant, la population juive n'excède pas les 0,05 % de la population.

L'histoire des Juifs de Grèce a été trop souvent volontairement oubliée ou ignorée. Pourtant, la transmission est l'une des clés contre l'obscurantisme. Dans

⁹. Chiffres cités dans « L'antisémitisme en Grèce aujourd'hui » (voir Bibliographie).

une société où le nationalisme antisémite gagne du terrain, le travail d'éducation est primordial. L'Etat grec, l'Union Européenne et d'autres acteurs épaulent les Musées Juifs d'Athènes et de Salonique qui font au quotidien un travail essentiel. Comme nous l'a très bien expliqué Mme Battinou, il faut, pour l'avenir de nos enfants, se battre avec ferveur et en-

thousiasme. Les discours défaitistes, selon elle, rendent service à ceux qui véhiculent la haine.

Ces hommes et ces femmes, soldats de l'Histoire, de la Mémoire et de la tolérance seront, sans doute un jour, reconnus dans le pays à leur juste valeur.

BIBLIOGRAPHIE ET SITOGRAPHIE

Bibliographie

Antoniou Georges, Kosmidis Spyros, Dinas Ilias, Saltiel Léon (en grec), « L'antisémitisme en Grèce aujourd'hui », Heinrich Böll Stiftung, Thessalonique, 2017, 48 pages.

Barnavi Elie, « Histoire universelle des Juifs. De la genèse au XXI^e siècle », Hachette, Paris, 2002, 321 pages.

Bensoussan Georges, « Atlas de la Shoah », Autrement, Paris, 2014, 95 pages.

Darques Régis, « Salonique au XX^e siècle, de la cité ottomane à la métropole grecque », CNRS, Paris, 2000, 319 pages.

Dreyfus Jean-Marc, Husson Edouard, Bensoussan Georges, Kotek Joël (Sous la direction), « Dictionnaire de la Shoah », Larousse, Estella, 2015, 638 pages.

Eliakim Vital, « Salonique, épicentre de la Shoah en Grèce » (Témoignage), Revue Kaminando i Avlando de l'Association Estamos Aki, Les Amis de la Lettre Sépharade, Juillet-Août-Septembre 2014, numéro 10, Caen Repro, 34 pages.

Hilberg Raul, « La destruction des Juifs d'Europe » (Tomes 1/2/3), Gallimard, Paris, 2006, 720 pages / 896 pages / 832 pages.

Hilberg Raul, « Exécuteurs, victimes, témoins : la catastrophe juive, 1933-1945 », Folio, Paris, 2004, 528 pages.

Karababas Anastasio, « La Shoah. L'obsession de l'antisémitisme depuis le XIX^e siècle », Bréal, Clamecy, 2017, 151 pages.

Kerem Yitschak (en anglais), « Forgotten Heroes : Greek Jewry in the Holocaust, in M. Mor (éd), Crisis and Reaction : The Hero in Jewish History », Creighton University Press, Omaha, 1995, 238 pages.

Lambropoulou Anna, Tsiknakis Kostas (Sous la direction, en grec), « La présence juive dans le territoire grec, IV^e au XIX^e siècles », Institut des études byzantines, Athènes, 2008, 253 pages.

Malka Victor, « Les Juifs sépharades », PUF, Paris, 1991, 128 pages.

Mazower Mark, « Dans la Grèce d'Hitler », Perrin, Paris, 2002, 670 pages.

Molho Rena (traduit de l'anglais), « La politique de l'Allemagne contre les juifs de Grèce : l'extermination de la communauté juive de Salonique (1941-1944) », revue d'histoire de la Shoah éditée par le Centre de Documentation Juive Contemporaine, Paris, 2006, 576 pages.

Pantazopoulos Andreas (en grec), « La judéophobie grecque aujourd'hui : stéréotypes négatifs et idéologie », Nea Estia, Tome 171, Numéro 1854, mai 2012, 180 pages.

Trigano Shmuel (Sous la direction), « Le Monde sépharade », Seuil, Paris, 2006, 1008 pages.

Veinstein Gilles, (Sous la direction) « Salonique 1850-1918, la « ville des Juifs » et le réveil des Balkans », Autrement, 1992, 294 pages.

Wigoder Geoffrey (Sous la direction) « Dictionnaire encyclopédique du judaïsme », Cerf, Paris, 2008, 1635 pages.

Sitographie

Athjcom.gr

Carin.info

Crif.org

Jewishvirtuallibrary.org

Jct.gr

Kis.gr

Memorialdelashoah.org

Persee.fr

Romaniotelegacy.org

Ushmm.org

Wikipedia.fr

Yadvashem.org

Youtube.com

NOTES DU LECTEUR

NOTES DU LECTEUR

Georges-Elia Sarfati

Lorsque l'Union Européenne nous éclaire sur sa « face sombre » : quelques enjeux du projet de Loi-cadre contre la circoncision assimilée à une mutilation sexuelle.

N°27 > décembre 2013
• 40 pages

70 ans du Crif

1944-2014 : Recueil de textes
Hors-série > janvier 2014
• 116 pages

Gérard Fellous

La Laïcité française : l'attachement du judaïsme
N°28 > mars 2014
• 40 pages

Nathalie Szerman

Le Printemps arabe à l'épreuve de l'antisémitisme : y a-t-il un avant et un après ?
N°29 > mai 2014
• 36 pages

Jacques Tarnéro

Antisémitisme / Antisionisme
Mots, masques, sens, stratégie, acteurs, histoire
N°30 > juin 2014
• 48 pages

Sandrine Szwarc

Intellectuels juifs et chrétiens en dialogue
N°31 > octobre 2014
• 32 pages

Gérard Fellous

L'État Islamique (DAECH), cancer d'un monde arabo-musulman en recomposition
N°32 > novembre 2014
• 52 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le Messianisme comme réponse à l'antisémitisme
N°33 > décembre 2014
• 40 pages

Valérie Igoumet

Le négationnisme : histoire d'une idéologie antisémite (1945 - 2014)
N° 34 > février 2015
• 32 pages

Maxime Perez

L'opération « Bordure protectrice » à Gaza : Journal d'une guerre de 100 jours
N° 35 > mai 2015
• 44 pages

Anne Quinchon-Caudal

Vers une Internationale blonde
Le racisme supra-national en Europe et aux États-Unis dans la première moitié du XX^e siècle
N° 36 > juillet 2015
• 40 pages

Pierre-André Taguieff

La vague complotiste contemporaine : un défi majeur
N° 37 > septembre 2015
• 40 pages

Johann Chapoutot

Le « Droit » nazi, une arme contre les Juifs
N° 38 > octobre 2015
• 52 pages

Valérie Igoumet & Stéphane Wahnich

FN : une duperie politique
N° 39 > novembre 2015
• 56 pages

Jacques Tarnéro

Migrations contemporaines du récit sur le « signe juif »
Entre fascination, admiration, comandanation. Une question irrecevable
N° 40 > mars 2016
• 56 pages

Sandrine Szwarc

La culture (juive)
a-t-elle un avenir en France ?
N° 41 > juin 2016
• 64 pages

Eric Kesslassy

Comprendre la guerre des mémoires
N° 42 > octobre 2016
• 46 pages

Jean-Philippe Moinet

L'identité nationale, c'est la république !
Les cinq piliers républicains qui font le socle, à consolider, de l'identité française.
N° 43 > janvier 2017
• 48 pages

Nathalie Szerman

Retour sur les principes guerriers fondamentaux du Hamas et leur transmission par le biais de la chaîne télévisée Al-Aqsa
N° 44 > mars 2017
• 44 pages

Michaël de Saint-Cheron

Le dialogue de malraux avec le peuple juif, « parrain de l'Europe »
N° 45 > juillet 2017
• 44 pages

Salomon Malka et Victor Malka

« L'exemption marocaine ? »
N° 46 > octobre 2017
• 52 pages

Anne Le Diberder

À la conquête de la modernité les peintres juifs à Paris
N° 47 > janvier 2018
• 40 pages

Annick Duraffour

et Pierre-André Taguieff

Céline contre les juifs ou l'école de la haine
N° 48 > mars 2018
• 60 pages

Georges-Elia Sarfati

Les nouveaux défis de la République Française : Sur quelques enjeux du discours du Président Emmanuel Macron lors de la Commémoration de la Rafle du Vel' d'Hiv (17 Juillet 2017).
N°49 > juillet 2018
• 36 pages

Johann Chapoutot

Le sang et la science
L'organisation ahnenerbe (« héritage des ancêtres »), les «germains» et les juifs (1935-1945)
N°50 > Novembre 2018
• 40 pages

LES ÉTUDES DU CRIF

Imprimé en Décembre 2018 / ISSN 1762-360 X

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Marc Knobel

COMITÉ ÉDITORIAL

Jean-Pierre Allali

Yonathan Arfi

Georges Bensoussan

Yves Chevalier

Roger Cukierman

Patrick Desbois

Robert Ejnes

Antoine Guggenheim

Mireille Hadas-Lebel

Francis Kalifat

Serge Klarsfeld

Joël Kotek

Éric Marty

Jean-Philippe Moinet

Richard Prasquier

Dominique Reynié

Michaël de Saint-Chéron

Georges-Elia Sarfati

Pierre-André Taguieff

Jacques Tarnéro

Yves Ternon

CONCEPTION & ICÔNOGRAPHIE

Yelloweb

CONSEILLER JURIDIQUE

Maître Pascal Markowicz

COORDINATION

Yoar Level

CORRECTRICE

Myriam Ruszniewski

IMPRESSION

FG Print

CREDITS PHOTOS

En couverture : Synagogue Beth Shalom d'Athènes
(athjcom.gr)

Photo de l'auteur : Ivan Gueorguiev Canetti

Carte de Grèce : A. Karababas, R. Cardinal

Madame Battinou : www.jewishmuseum.gr

EN PARTENARIAT AVEC

Le Collège des Bernardins

Fondation pour l'Innovation Politique - Fondapol

Le Cercle de la Licra - Réfléchir les droits de l'Homme

La Revue Civique

**«Vidal Sassoon International Center for the Study of
Antisemitism» de l'Université hébraïque de Jérusalem**

ET AVEC LE SOUTIEN DE

• **La Fondation pour la Mémoire de la Shoah**

Crif

Conseil représentatif
des institutions juives de France

POUR TOUTE CORRESPONDANCE

39 rue Broca 75005 Paris

site web : www.crif.org

email : infocrif@crif.org

Décembre 2018

Prix : 10 €